

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

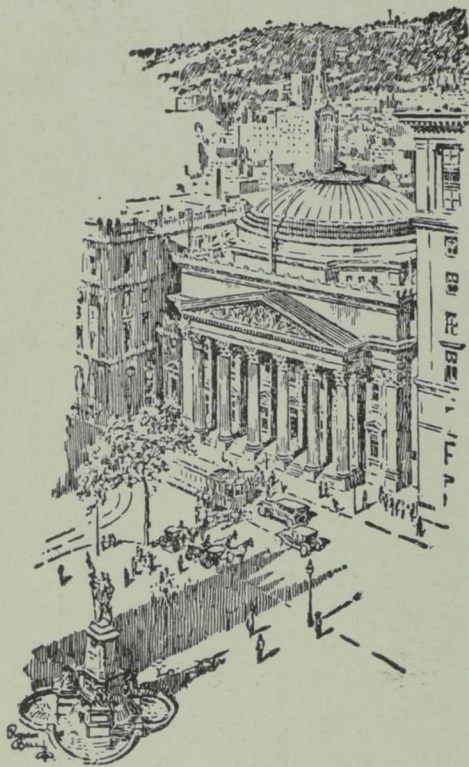
UN VIEIL INTÉRIEUR CANADIEN



Quoi de plus charmant, de plus confortable que ces vieux intérieurs canadiens d'autrefois, à l'atmosphère tout imprégnée de la poésie des choses anciennes ! On y remarquait, spécialement, sur le parquet, de ces bonnes "laises" de "catalogne", inusables, harmonieusement barrées de toutes les teintes de l'arc-en-ciel, ou bien, devant les meubles, ces rudes et massives rondelles de "tapis tressé" formant par l'assemblage ingénieux des couleurs des dessins aussi fantastiques que ceux que l'on remarquait sur les pièces du service de l'antique vaisselle bleue. Et que de belles tentures également en "home spun" et qui masquent les fenêtres et les portes intérieures.

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

PRIX: 25 SOUS L'EXEMPLAIRE



BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DEPARTEMENT D'EPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.

Crédit Foncier Franco-Canadien

AGENCE DE QUÉBEC

ARGENT

A

PRETER

sur Propriétés de ville et Terres en culture. Conditions spéciales pour prêts aux Fabriques, Institutions religieuses et Commissions Scolaires.

La Société ne charge AUCUNE COMMISSION. Ses taux d'INTERET sont BAS et son SYSTEME D'AMORTISSEMENT est reconnu comme étant LE PLUS AVANTAGEUX.

Pour renseignements, s'adresser aux bureaux de la Société.

96, RUE ST-PIERRE



QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 rue St-Jean.



D'UN MOIS À L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Vont-ils finir par nous laisser tranquilles, ces journalistes français ! On dirait vraiment que depuis quelque temps ils sont tellement à court de copie qu'il leur faille une question... permanente à traiter; quelque chose comme une question d'Orient. Ils ont pris les Canadiens français pour sujet; ils eussent pris les Chinois ou les Zoulous que c'eût été la même chose. Toujours est-il qu'il ne se passe plus un jour sans que le plus grand journal parisien du matin ou la dernière gazette de province se fende d'un article sur le Canada. Les Français découvrent le Canada, enfin !

Mais, mon Dieu ! que de fantaisies; et comme, avec les meilleures intentions du monde, l'on maltraite notre géographie, notre climat, nos mœurs, nos coutumes et surtout notre langue, déjà pourtant assez massacrée comme cela ! On veut absolument nous faire parler la langue du grand siècle et, l'imagination aidant, on nous fait dire des choses épouvantables que nous ne voudrions jamais prononcer. Mais laissons faire, il paraît que ce sont là compliments flatteurs..... "Sir, en nous croquant, vous nous faites grand honneur", pourrait-on répondre.

Il y a tout de même amélioration dans la science du Canada et il semble que le temps de débiter des âneries sur notre compte est fini. Il n'y a pas de doute que le journaliste qui avait écrit dans une revue que les Canadiens buvaient en guise de thé du foin infusé à été guillotiné depuis plusieurs années, que celui qui a vu de grandes manufactures de chaussures à Tadoussac, finit ses jours à Charenton, et que l'on enverra, très prochainement sur l'île du Diable, ce rédacteur de

"l'Europe Financière" qui, tout récemment,—dernière ânerie, nous l'espérons—nous assimilait à des Esquimaux qui seraient vicieux.

Aujourd'hui, on en a seulement sur notre langage, mais, je le répète, l'intention est excellente; en nous disant des choses désagréables on croit nous faire un compliment; nous parlons la lanque du XVII^e siècle, c'est entendu. Là, êtes-vous content ?

Etes-vous content, vous, chroniqueur du "Matin" qui, encore hier, voulais absolument que nous ne puissions pas dire autre chose que: "Il y a une bonne "escousse" que je vous "espère", et "amiquié" pour amitié.

Eh ! bien, là, chers cousins, nous avons beaucoup "d'amiquié" pour vous mais nous "espérons" depuis "une bonne escousse" que vous allez nous laisser tranquilles.

* * *

Les Québécois sont gens d'esprit, on le sait, et les Montréalais en sont depuis longtemps convaincus. Ainsi, chaque été, un grand nombre de ceux qui, à cause de la disproportion qui existe malheureusement entre leurs revenus et leurs dépenses nécessaires, ne peuvent se payer le luxe même d'un trou pas cher, ont su tourner la difficulté avec un esprit d'à-propos qui leur fait honneur ainsi qu'à leurs compatriotes.

Sans aller le moins de monde à la campagne, ils peuvent tout de même faire croire à leurs amis de Montréal et d'ailleurs qu'ils passent l'été dans le plus pittoresque et fashionable "summer resort" du district.

Le truc est assez ingénieux, comme on peut le voir.

Vous prenez un jeune homme quelque peu dégourdi, snob autant qu'il a les moyens de le paraître; vous l'accoutrez d'un complet de molleton quelconque; vous le coiffez d'un panama du plus effronté bosselage ou d'une casquette la plus authentiquement américaine; vous le chaussez d'une paire de souliers de toile blanche et vous lui mettez dans les mains une raquette de tennis.

Cela fait, quand il aura fini sa journée de travail dans le bureau où il est clavigraphiste ou comptable, ou dans le magasin où il est commis, vous le faites marcher très vite, presque à la course, dans une rue fréquentée ou dans un parc. Neuf fois sur dix il rencontrera un ami à qui il s'empressera d'aller serrer la main et qu'il quittera aussitôt en disant: "Excuse-moi, mon vieux, des affaires de bureau et de banque m'ont appelé en ville: il me faut retourner à la villa, où nous avons un "party" ce soir; je suis en retard pour mon train."

C'est un truc, on le devine. Car le lendemain l'on pourra voir notre "villégiateur" juché sur une banquette d'un bureau de banque, en bras de chemise ou vêtu d'une légère blouse d'alpaga, suant à grosses gouttes en alignant des chiffres, ou bien dans le coin d'un bureau de professionnel, tapant sur la machine à écrire, ou encore sanglé derrière le comptoir d'un magasin de merceries.

Ce n'est pas plus malin que ça, si l'on veut absolument faire croire que nos moyens nous permettent de passer l'été à la campagne.

* *

J'ai failli, l'autre jour, prendre une action en dommages-intérêts contre une compagnie de chemin de fer de qui j'avais acheté un billet pour me transporter... peu vous importe en quel endroit. Et savez-vous pourquoi? J'ai toujours compris, moi, pourtant qui ne suis pas un avocat, qu'un voyageur qui prend au guichet un billet de chemin de fer, faisait un contrat moral avec cette compagnie, contrat en vertu duquel ce voyageur a le droit pour son voyage à la plus grande part de confortable possible. Or, parmi ce confortable, la vue des paysages, ne serait-ce qu'un simple taillis, un modeste rocher, a un droit imprescriptible. Et c'est pour avoir méconnu ce droit qu'une compagnie de chemin de fer a passé proche, je vous assure, d'en voir de belles devant les juges. Mais, je me suis dit: à quoi bon! il me faudrait alors poursuivre tous les "railways" du monde, pour être logique. Et je me suis résigné à avaler mon dépit.

Oh! ces panneaux-réclames qui bordent partout nos routes carrossables et nos voies ferrées, qu'ils sont donc laids! Je jette à leur face barbouillée et multico-

lore tout mon mépris, puisque je ne peux faire autre chose contre eux.

Ils sont laids, oui, très laids; qu'ils affectent les formes les plus ingénieuses! Qu'ils soient des affiches-écrans que surmontent des portatifs spéciaux, qu'ils revêtent même l'aspect des spécialités qu'ils prônent, n'importe, ils sont laids! Je déteste cette monumentale bouteille de champagne, quand bien même elle m'inviterait à acheter le Pommery le plus mousseux; je hais cette énorme boîte de cirage quand même elle contribuerait à rendre mes souliers plus brillants que le soleil; j'abomine ce monstrueux cigare fait de planches de sapin, quand même il m'annoncerait le plus pur des havanes; j'exècre cette titanique chaussure de madriers, m'annonçât-elle la "slater" du plus fin veau et de la plus esthétique forme. Voilà!

* *

Avec les premières chaleurs arrivent les premières mouches qui constituent une source d'embêtements, d'ennuis, de dangers de toute nature. Naguère, on parlait, chaque année, de la guerre aux mouches. L'on n'en parle plus; il semble que la grande guerre ait fait oublier celle, plus petite, déclarée aux mouches. Reconnaissons-la donc. Et pour soulever les aptitudes belliqueuses des ménagères, des enfants, de tous ceux, enfin, qui veulent faire partie de la croisade, rappelons ces terribles statistiques que chaque mouche vivante en avril est responsable de la naissance de un million sept cent vingt-huit mille mouches au mois de juin. Oh! là là! que de mouches dans notre lait, dans notre soupe!...

Et encore: si l'on tue une mouche en août, on ne tue qu'un seul et chétif insecte tandis que si on la tue en avril, ou tout au moins au début de mai, on peut considérer que le meurtre atteint des centaines de mille mouches.

Par un jour doux d'avril ou de mai, les mouches sédentaires qui hibernent, d'octobre à avril, dans les angles cachés des maisons, sortent et, si le temps continue de se maintenir au beau, elles se disposent à pondre leurs œufs; elles en pondent environ—écoutez cela, ô poules! cent-vingt à la fois et, d'ordinaire, ces œufs mettent trois semaines pour se développer en parfaits insectes adultes. Ainsi, une mouche ayant survécu pendant l'hiver en aura produit cent vingt autres le 15 mai, lesquelles, en progression géométrique, produiront quatorze mille mouches le 5 juin, et le 26 juin la progéniture totale de la mouche ancêtre atteindra le chiffre de un million sept cent vingt-huit mille!

Pensez-y bien! Pensons-y bien! C'est sérieux. Dans un sens, c'est pire que les boches de 1914 à 1918. Au moins, ces derniers, à la rigueur, nous laissaient boire notre lait et prendre notre soupe sans chercher à y mêler du poison.

AU PARNASSE CANADIEN

Les pièces de poésies qui suivent ont été lues par leurs auteurs au cours de la cérémonie qui a terminé la Semaine Nationale et qui avait été organisée par la Société des Arts, Sciences et Lettres en l'honneur des familles nombreuses du district de Montmorency et de Québec et des familles occupant le bien ancestral depuis le plus grand nombre d'années:

ENTRONS
AVEC RESPECT
DANS LA MAISON D'AUTREFOIS
OU NOS ANCESTRS

ont aimé, chanté, pleuré et travaillé pour nous léguer un patrimoine incomparable d'exemples vertueux, de respect des traditions, d'amour du travail et de la paix.

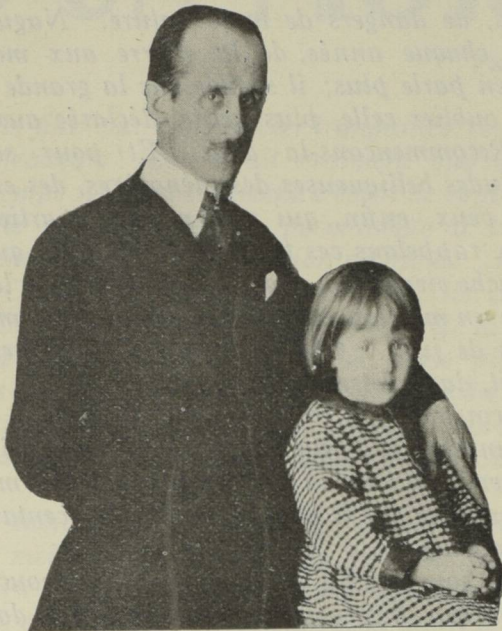
Rappelons-nous ici leur énergie et leur bonté simple et souriante où s'est trouvé tout le secret de leur bonheur.

Nous avons encore besoin de nos pères. C'est pour leurs enfants qu'ils ont écrit:

"JE ME SOUVIENS"

Alphonse DESILETS,

au Salon du Terroir.



M. Alphonse Désilets et sa fillette Yolande qui a lu un poème de son père "Aux Mamans Canadiennes" lors des fêtes des anciennes familles organisées par la Société des Arts, Sciences et Lettres.

AUX MAMANS CANADIENNES

Pleurez, près des bercelonnettes,
Petites mères de chez nous,
Car vos Pierrots et vos Jeannettes
Mourront peut-être loin de vous.
Pleurez, car les peines souffertes
Autour des glorieux berceaux
Seront des prières offertes
Pour la victoire des drapeaux.

Priez pour que vos enfants croissent
Comme des lauriers immortels.

Ces jours de tristesse et d'angoisses
Placent vos cœurs sur les autels.
Priez, car c'est par vos prières
Que vos bons hommes de demain
Porteront haut leurs âmes fières
Et traceront droit leur chemin.

Chantez, pour que votre courage
S'imprime en l'âme du pays,
Que, par la faiblesse et l'outrage,
Nous ne soyions jamais trahis,
Chantez! la vie est moins méchante
Au cœur qui vibre à la gaiété.....
La génération qui chante
Conservera sa liberté.

Alphonse DESILETS.

Ce poème a été dit par la petite Yolande, fillette de l'auteur, au souper des familles canadiennes, à notre fête du terroir, Parc de l'Exposition, Québec, le 1er juillet dernier.

AUX CHEFS DES FAMILLES NOMBREUSES

Quand tombaient les soldats de Royal-Roussillon,
De Languedoc et de Béarn et de La Reine;
Quand nos pères marchaient, courbés sur le sillon,
Laboureurs à la peine;

Et lorsque les berceaux qu'agitaient nos grand'mères
S'emplissaient de chansons, de rires et d'espoirs,
D'un geste, repoussant les gloires éphémères,
Les aïeux enseignaient la leçon des devoirs.

Vous les avez compris, et votre œuvre est le gage
Qui redonne à chacun la foi dans l'avenir.
Comme eux vous avez eu l'honneur et le courage
De ne jamais faillir!

Vous êtes demeurés fidèles à l'histoire,
Sans entendre ceux qui pensaient vous insulter.
Vaillamment vous avez préparé la victoire
D'une race qui sait encor croire et lutter.
Ne cherchez pas ailleurs vos titres de noblesse:
Ils sont là, tout autour de vous, sous votre toit.
Soyez fiers!..... Une forte et vibrante jeunesse
Vous en donne le droit!

Soyez fiers! car demain, votre tâche finie,
Sans crainte vous pourrez remettre le flambeau
Dont la douce lumière éclaira votre vie.....
Soyez fiers! Le pays vous doit d'être plus beau!

1er juillet 1924.

JEAN BRUCHESI.

LA VIEILLE MAISON

Sur ton seuil usé, lorsque j'ai passé
 Mes yeux attendris ont revu la place
 Où ceux d'autrefois laissèrent la trace,
 De leur pas pesant, de leur pied lassé,
 Sur ton seuil usé, quand ils ont passé.

Oh! qu'ils étaient beaux les jours de l'enfance
 Qu'abritaient alors tes murs défraîchis,
 Et d'un joug bien doux trop vite affranchis;
 Des enfants au loin gardent souvenance
 Des jours qu'abritaient tes murs défraîchis.

En entrant chez toi, demeure si chère,
 De mes vieux parents trop tôt disparus,
 Le doux souvenir et l'ombre légère
 Pour me recevoir sont vite accourus
 En entrant chez toi, demeure si chère.

Quand je t'ai revue, ô vieille maison,
 Mon âme se sent forte et courageuse,
 Aussi je reviens à chaque saison
 Afin que toujours la vie orageuse
 Me trouve plus forte et plus courageuse

Nid de souvenirs, chez nous d'autrefois,
 En parlant de toi, maison paternelle,
 De tout un passé mon cœur se rappelle,
 Une larme aussi vient briser ma voix
 En parlant de toi, maison paternelle.

Hélas! nous passons, chercheurs d'infini,
 Mais si Dieu permet qu'ici-bas l'on pleure,
 C'est qu'après ce monde où tout est fini,
 Il nous garde à tous une autre demeure
 De paix et d'amour dans son infini.

Juin 1924.

Madame HENRIETTE.

NOS ANCETRES

Partis de Normandie ou du pays d'Armor,
 Nouveaux croisés aimant la croix mieux que la lance,
 Nos ancêtres français ne quittèrent la France
 Que pour la faire au loin rayonner plus encor.

Leurs rêves n'étaient pas ceux du conquistador
 Qui dans l'Eldorado poursuivait l'abondance,
 Car ils avaient placé plus haut leur espérance
 Et recherchaient ailleurs un tout autre trésor.

L'amour seul les poussait vers nos rives lointaines.
 Pour évangéliser l'Indien de nos plaines
 En bravant nuit et jour et le scalpe et le feu.

Insoucieux de l'or, ils vivaient sous le chaume,
 Satisfaits de fonder le splendide royaume
 Qu'ils effraient à leur roi pour la gloire de Dieu.

ALONZO CINQ-MARS.

LES VIEUX RENTIERS

Emélie et Thomas, dans leur maison proprette,
 Vivent des jours heureux, calmes, ensoleillés.....
 Pour jouir du bonheur que le Bon Dieu leur prête,
 Ils ont bien travaillé!

Tous les deux, cinquante ans, par un labeur sans trêve
 Et sans aide d'abord, ils ont enfin ouvert,
 Dans l'épaisse forêt, un champ où le blé lève,
 Mais comme ils ont souffert!

Il a fallu, parfois, lutter contre la grêle,
 A l'hiver trop hâtif disputer la moisson;
 Lutter contre la faim, n'ayant, quand le pain gèle,
 Que de l'eau pour boisson.

Si leur visage frais, épanoui, respire
 Encore, malgré l'âge, allégresse et santé,
 C'est qu'ils ont su garder la force de sourire
 Même à leur pauvreté.

Avec la joie en l'âme on brave l'indigence:
 Satisfaits, presque fiers d'être pauvres tous deux,
 Ils possédaient la paix, cette unique opulence
 Qui puisse rendre heureux.

Ces faiseurs d'abatis, semant parmi les souches,
 Au grand soleil de Dieu, le blé qui les nourrit,
 Trouvaient, brisés, le soir, sur leur modeste couche,
 Le sommeil qui guérit.

Sans ces rêves troublants d'où naît l'inquiétude,
 Inconnus du "grand monde", ils vivaient oubliés,
 Ayant pour seul mot d'ordre en cette solitude:
 "Travaillez et priez"!

Hôtes de la montagne où fait rage la bise,
 Ils se plaisaient à voir, dans les grands ormes verts,
 Des colonnes de temple et des voûtes d'église,
 Sous les cieus large ouverts.

Or, grâce à leur travail durant cinquante années,
 Du sol riche et fécond la paroisse a surgi.....
 Et comptez ces enfants, bruyantes maisonnées,
 Sous les toits élargis!

A l'endroit où le chêne aux ramures gothiques
 Tamisait, orgueilleux, les rayons du soleil,
 Une église se dresse où montent des cantiques
 Avec l'encens vermeil.

Encor robustes, mais chargés du poids de l'âge,
 C'est là qu'on les revoit, ces défricheurs d'hier,
 Vieux rentiers d'aujourd'hui, respectés au village,
 Toujours simples mais fiers.

Ils ont laissé leurs fils aux travaux de la terre,
 Sur le "bien" qu'avec peine ils avaient défriché,
 Légant l'exemple à tous de ce travail austère
 Qu'ils avaient tant prêché.

ARTHUR LACASSE, ptre.

VERS LE PASSE

*Vers le passé lointain mon âme s'est tournée,
Afin de contempler l'auguste destinée
De nos prédécesseurs, ancêtres vénérées,
Qui vinrent à Québec jeter les blés dorés,*

*O fondateurs partis de la terre française,
Sur l'océan profond qui gronde ou qui s'apaise,
La voile des vaisseaux guidés vers l'Occident
Emportait votre espoir sous le souffle du vent.*

*Grands hommes pleins d'ardeur, de courage et de ruse,
Armés d'une croix noire et portant l'arquebuse;
Conquérants d'un pays gardé par l'Iroquois,
Le Huron, l'Algonquin, aux glorieux carquois.*

*Vous avez abattu toute la forêt sombre,
Orgueil de l'indigène endormi dans son ombre
Où guettant le gibier à travers les ormeaux,
Et vous avez peuplé la plaine de hameaux,*

*Oh! les grandes maisons que vous avez construites!
Sur le bord des chemins nous en voyons les suites;
Elles parlent ensemble avec un charme doux,
Et l'on devine bien qu'elles parlent de vous.*

*On croit souvent entendre exhaler de leurs pierres,
Quand le soleil descend de ferventes prières;
Et c'est avec fierté que leurs toits à pignons
Nous disent qu'ils étaient vos meilleurs compagnons.*

*Ils sont encore heureux d'avoir sous leur tutelle
Nos bons vieillards courbés que l'autre monde appelle;
Ces patriarches blancs, les plus nobles témoins
D'un plus proche passé que nous n'aimons pas moins.*

*Et mon âme au présent est soudain revenue,
Forte d'avoir été quelque instant retenue
Aux souvenirs anciens si remplis de beautés,
Qu'ils font aimer la terre où Dieu nous a comptés.*

9 juin 1924.

Québec.

GEORGES BOULANGER.

—o—

Un jour un sauvage du Nord-Ouest disait à un Canadien: Vous autres, vous êtes nos amis parce que vous ne nous trompez pas et que vous vivez avec nous comme des frères. Les autres nations viennent à nous comme des maringouins: un maringouin arrive, suce le sang, puis s'en va; voilà ce que font les étrangers qui viennent dans notre pays: ils nous arrachent ce que nous avons et puis, ils s'en vont.

—o—

La foi donne en trois mots le secret de toute existence: c'est un devoir à accomplir, une douleur à porter, un apostolat à exercer.

MGR MERMILLOD.

VIEILLE MAISON

*Près de la route grise, au milieu d'herbes folles,
Avec son toit moussu arrondi par les ans,—
Elle gît, regrettant les jours heureux d'antan,
Lorsqu'elle bruissait de cris et de paroles.*

*Ses volets sont fermés, et les lierres aux murs
Pendent, déchiquetés, tels des lambeaux de voile.
Elle a l'air effaré, puis son regard se voile
Comme les bois en deuil quand le ciel est obscur.*

*Sous le portique vieux, des toiles d'araignées
Exhibent leurs mailles d'un éclat rose et roux,
Ses vantaux débraillés grincent sous leurs verrous
Et la pauvre toiture est triste et renfrognée.*

*Jadis, de blonds enfants jouaient sous son regard,
La vieillesse maison s'animait à leur rire.
Aujourd'hui, elle est veuve, elle pleure et soupire;
Et, dans le vent qui souffle, elle ouvre un œil hagard.*

*Les saules de la cour, pris d'une langueur douce,
Lui prodiguent leur ombre et se parlent entre eux.
Puis, l'on peut voir des pleurs scintillant dans leurs
[yeux,]
S'échapper lestement dans l'herbe et sur la mousse.*

*Qui sait! Des paysans viendront peut-être un jour
Apporter le bonheur à la pauvre chaumière.....
Dès lors, comme jadis, à l'ombre des bruyères,
L'on entendra chanter des gais refrains d'amour.*

*Des bambins pencheront, au rebord des fenêtres.
Souriants, comme les roses des vases bleus
Suspendus tout le jour aux longs clous des chevêtres,
Leur tête, blonde et belle comme un pan des cieux.*

*Les pigeons attroupés sauteront sur son toit,
Oubliant pour toujours leur ronde désolée:
Car, l'âme du logis ne s'en est pas allée,
Et l'âtre flambera comme aux jours d'autrefois.*

J.-Alcide JOYEL, E. E. A.

Revue politique et littéraire, revue Bleue, fondée en 1863, directeur Paul Gaultier, 286 Boulevard St-Germain, 286—Paris, 7^o. La meilleure marché, la plus intellectuelle, la plus actuelle, des grandes revues françaises. Publie des articles originaux signés des plus grands noms, des chroniques politiques, littéraires, artistiques, classiques, philosophiques, historiques, étrangères, qui tiennent au courant de tout le monde contemporain.



LES PLAINES D'ABRAHAM

Deuxième mention honorable du concours historique de la Société des Arts, Sciences et Lettres

par

Madame U. Bureau,

Québec.



MADAME U. BUREAU

Aucune ville de notre pays n'offre plus d'intérêt que notre vieille cité, au double point de vue de l'histoire et de la poésie. On peut dire d'elle ce que pensait un écrivain, d'une ville de France: elle est chargée de gloire et de poésie.

Aussi, pour écrire en notes de feu, les fastes de son histoire, faudrait-il tout au moins la plume d'un poète; et pour fixer l'attention sur un de ses points historiques de

rare valeur, faire appel aux sentiments les plus nobles, les plus élevés, de toute âme éprise de son glorieux passé.

On dit que ce qui nous appartient vraiment de notre vie, c'est le temps que nous avons déjà vécu. Rien ne peut nous l'enlever, et quand ce passé fut glorieux, plein d'héroïsme et de grandeur, en enrichir notre souvenir, c'est augmenter notre trésor. Et quel trésor!..... Pauvre et infime peut-être pour le regard indifférent ou hostile, mais vaste comme l'univers pour chacun de nous.

Parmi les points intéressants, la nature et l'histoire semblent s'être donné la main, pour concentrer et retenir, en un même endroit un panorama incomparable dans lequel s'enchaînent les plus émouvants souvenirs de notre dramatique histoire: j'ai nommé les Plaines d'Abraham.

C'est là qu'un empire fut perdu et gagné dans un premier choc d'armes, que la balance fut redressée au second, et que la gloire de deux drapeaux reçut un nouveau lustre en chacune de ces journées fameuses. Ce furent des actions décisives où le vaincu ne sortit jamais humilié.

Disons dès maintenant que les Plaines d'Abraham tiennent leur nom de Maître Abraham Martin dit l'Écossais, pilote du roi à qui fut concédé en 1635, avant la mort de Champlain, une étendue de terrain considérable sur le coteau Sainte-Genève qui domine la vallée de la rivière St-Charles.

A l'instar des pasteurs antiques, Martin pour paître ses troupeaux les conduisait par le sentier qu'on nomma alors route d'Abraham (maintenant rue d'Artigny) puis les abreuvant à la claire fontaine (d'où le nom rue Claire Fontaine) il les introduisait, dans les vastes pâturages des Champs de l'Anse (cove Fields), à l'endroit même où l'on construisit la Fabrique Ross.

La mémoire de ce marin hardi a été honoré d'un monument élevé sur le quai de la Commission du Havre, à la Basse-Ville en mai 1923.

Comme il est toujours pénible d'évoquer le souvenir de ses défaites, qu'on nous permette de ne pas relater les événements pleins de grandeur du 13 septembre 1759. C'est une victoire française que nous allons raconter.

A quelques mille pieds du champ de bataille où Wolfe et Montcalm tombèrent, se trouvent les coteaux de Ste Foy, alors dominés par le moulin Dumont. Ce fut là, qu'eût lieu la bataille de 1760.

Nous nous pencherons un instant sur les faits qui illustrèrent cette autre partie des Champs de Bataille appelée Ste-Foy, où Lévis, dans une inutile revanche, écrivit la dernière page des victoires françaises au Canada. Victoire stérile, mais glorieuse où le noble Marquis, devenu plus tard, maréchal de France, et en 1781 duc héréditaire, s'immortalisa.

Il a paru vraisemblable à plusieurs historiens que si M. le Marquis de Lévis eut commandé en chef au Canada, les Anglais ne l'aurait pas pris; et s'il eut été à l'armée le 13 septembre 1759, il se serait opposé à ce que les Français aient l'offensive.

Il y avait dix à parier contre un que l'armée attaquante serait battue.

Après les combats de 1759, Lévis prenant avec lui une partie de son régiment, se rendit à Montréal, pour y passer l'hiver. On y souffrit mière privations. Enfin la rude saison terminée avril ramena le grand soleil du printemps.

Quelques préparatifs faits, on s'embarquait le 20 de ce mois pour Québec, hardis intrépides et fièrement décidés à combattre.

Deux frégates, l'Atalante et la Pomone amenèrent les troupes.

3000 soldats de ligne et 2000 canadiens et sauvages, composaient l'armée.

Les milices canadiennes sans autre uniforme que leur costume d'habitant, n'avaient pour arme que

des fusils de chasse, sans baïonnette. On remplaça celles-ci par des couteaux adaptés au bout du canon.

Lorsque tout fut recueilli, les munitions comprenaient 312 boulets, et 200,000 livres de poudre.

Murray commandait à ce moment 4800 hommes, appuyés de 22 pièces d'artillerie dont deux obusiers.

Les soldats français après maintes traverses et des fatigues inénarrables, à demi épuisés, arrivèrent à Québec. Au lieu d'un bivouac, on y trouva un champ de bataille.

Le soleil du 28 avril 1760 éclaira une héroïque rencontre. C'est par la voie de Ste-Foy et le chemin de Suède, que Lévis devait lancer ses troupes à l'attaque, tandis que Murray ferait avancer ses hommes de la porte St-Jean et de la porte St-Louis.

La charge furieuse et fermement dirigée des troupes de Lévis, décida la victoire.

Leurs bataillons étaient tous précédés et flanqués d'une nuée de coureurs de bois, aux ordres de Repentigny, qui éclaircissait les rangs anglais, avec une effrayante rapidité.

Chaque coup de fusil abattait un homme, on se couchait ensuite pour laisser passer la mitraille et se relever après.

Fait intéressant, le moulin Dumont, autour duquel on se battait, situé à quelques centaines de pieds de l'endroit où l'on a érigé le monument des Braves, fut à la fois envahi par un détachement d'Écossais et les Grenadiers d'Aiguebelle, antagonistes dignes les uns des autres, dit le chevalier Johnstone.

Les Grenadiers, la baïonnette au poing, forçaient les Écossais de sauter par les fenêtres de la maison. Ceux-ci, la dague à la main, revenant par la porte, obligeaient les Grenadiers de sortir par le même chemin.

Ainsi fut pris et repris sept fois consécutives le moulin de Dumont. Un ordre des généraux rappela ailleurs les valeureux combattants.

Les Grenadiers étaient réduits à 14 au plus par compagnies et les Écossais décimés dans la même proportion.

Après une lutte désespérée de deux heures les Anglais fourbus, enfoncés, s'enfuirent, laissant sur place leur artillerie et 1500 morts et blessés.

Il devait en coûter aux Français 700 hommes comprenant tous les Grenadiers et 104 officiers.

Le nombre de soldats anglais et leur méthode d'attaque furent longtemps deux sujets de discussion. Les questions semblent avoir eu leur solution certaine par la découverte, en novembre 1903, du plan original de la bataille signé par Patrick MacKellar, ingénieur en chef sous Murray,

et aussi par le rapport du Général Murray lui-même, fait en un lendemain de défaite.

Une étude de ce plan prouve que Murray qui occupa une position similaire à celle de Montcalm, en septembre précédent eut un terrain avantageux. Cependant comme il arriva à Montcalm, il escomptait la défaite de Lévis, avant que celui-ci fût en position de soutenir le combat. Il eut, certes, lieu de s'en repentir.

Ainsi finit le siège de Québec, où tant d'héroïques soldats connurent que: "le chemin de la gloire, conduit au tombeau".

L'on sait qu'en 1862 une colonne monumentale portant ces mots: "Aux braves de 1760" fut élevée à la mémoire de tous les soldats anglais et français tombés dans la bataille.

La statue de Bellone—don du Prince Napoléon—qui la surmonte ajoute encore à sa valeur mémorative. Le site est devenu aujourd'hui, lieu de pèlerinage historique.

* * *

En songeant combien les Canadiens se montrèrent intrépides, notre pensée se reporte d'instinct, près de trois siècles plus tard, en des jours de deuil et de douloureuse ressouvenance.

La terrible guerre mondiale de 1914-1918 vit le départ de 500,000 canadiens arrachés à leur foyer paisible, pour aller défendre la France.

En dépit de tout la bravoure leguée par les ancêtres et qui dormait au cœur des Jeunes preux, se révéla grande et généreuse, et pas plus que du temps des aïeux, l'histoire n'aura à rougir de ses fils. La mort et la maladie en prirent 60,000.

Il est de mise de noter, ici, les éloges si chèrement gagnés par nos braves soldats. Un digne personnage revenu récemment d'Europe les a lui-même rapportés: Ah! les Canadiens français..... Ils se sont battus comme des lions!..... disent souvent là-bas, les petites gens et bourgeois!

Ils étaient bien les fils des vaillants lutteurs de 1760, nos soldats canadiens de 1914.

Les combats de 1759 avaient saigné à blanc la jeune colonie. Lévis, l'amertume au cœur, se replia sur Montréal. Le 8 septembre 1760, la capitulation était signée.

Lévis et quelques officiers refusèrent de mettre bas les armes, jusqu'à ce que M. de Vaudreuil leur ordonna de se rendre.

M. le Marquis de Lévis posa les armes, après avoir brûlé ses drapeaux et brisé son épée. Dès lors, l'étendard britannique remplaça celui aux trois lys d'or apporté par Jacques-Cartier, et claquant à la brise canadienne depuis 226 ans.

“Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers”
 “Ferma son aile blanche et repassa les mers.”

Fort heureusement, il n'emporta pas avec lui toute la saveur du verbe français et tout le charme celtique. Abrisés du drapeau d'Albion, ils sont là bien vivants, et n'en seront jamais déracinés

* * *

Nos champs de bataille constituent, il est certain, un trésor historique à nul autre pareil. On n'en doit fouler la poussière qu'avec respect, leur histoire en mains, une flamme à l'œil, pour en apprendre les leçons de vaillance et de grandeur morale qui s'en dégagent.

En ce même lieu, par une journée radieuse de septembre 1923 où le majestueux St-Laurent jetait au vent des notes harmonieuses tirées de ses flots, une scène pleine de majesté se déroulait: c'était le Congrès Eucharistique. Ce fût un spectacle inoubliable. D'un champ de combat le Christ en fit celui de l'amour et de la paix.

Québec n'est pas une ville au vrai sens du mot. Il a plutôt l'allure d'un patrimoine laissé par les aïeux, bien ancestral, choyé, entouré de mille soins, jalousement gardé dans sa primitive beauté. Et comme à contempler les ciels bleus, les paysages agrestes et les grands horizons, l'âme en garde l'empreinte, l'âme canadienne est faite du précieux mélange et reste moralement belle, parce que reliée par la race au passé et à l'avenir; car l'homme, dit Henry Bordeaux, ne tient sa grandeur et sa durée terrestre que de ses antiques origines et de ses espérances.

* * *

“Ton aspect, ô ma vieille cité, a quelque chose de robuste et de tendre à la fois, quelque chose qui s'envole vers le soleil, et peut aussi se pencher sur toutes les misères, quelque chose de gracieux comme les lys de France et de vigoureux comme le tronc des vieux érables canadiens; enfin, quelque chose de sacré, puisque tu es ma patrie, ô Québec, et que je t'aime éperdument.

Références:

Commission d'histoire et d'Archéologie.
 L'abbé Casgrain: Montcalm et Lévis.
 A.-G. Doughty: Quebec under two Flags.

— O —

La plus grande disgrâce qui puisse arriver à un écrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.—(BOILEAU).

NOS VIEUX ARBRES

L'autre jour, on a abattu un arbre magnifique qui, l'été, projetait son ombre sur plus de mille pieds carrés de la Grande-Allée: un autre jour, l'on en a abattu un autre de forte dimension en un autre endroit de la ville. A chaque saison, l'on démolit une vieille maison ou un vieux mur. Nous savons que les haches meurtrières des vieux arbres centenaires et les pies démolisseurs des vieux murs brandissent sous les ordres autoritaires et sans réplique du progrès. Mais n'empêche que ce vandalisme moderne attriste des âmes délicates et attentives qui se plaisent mieux à ce qui fut qu'à ce qui est ou ce qui sera. Pour elles, les reliques du passé ont une valeur et nous avons, croyons-nous, un devoir à remplir envers toutes ces choses du passé, ces reliques, ces débris qui semblent avec confiance se livrer à nous pour que nous les aidions à prolonger leur durée.

Les vieilles choses sont comme des legs silencieux des années disparues: elles ont été mêlées à la vie de ceux qui ne sont plus et dont nous aimons pourtant à honorer la mémoire; elles sont comme un lien entre ce qui est et ce qui a été.

Tels sont plus particulièrement nos bons vieux arbres de Québec qui ont vu s'écrire sous leur ombrage tant des pages de notre jeune et brillante histoire: ils sont vieux et laids souvent et on les croit nuisibles; mais ils ont le charme des anciens et ils nous servent avec la fraîcheur de leur ombre tant de souvenirs passés!

Respectons donc nos vieux arbres québécois.

D. P.

UN MENUET FAMEUX

Le duc de Kent, ayant entendu parler d'une vieille centenaire qui demeurait à l'Île d'Orléans, alla un jour lui rendre visite. Après avoir causé avec la vieille, qui avait conservé tout son jugement, il lui demanda s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable.

—Oh! oui, certainement, monseigneur, fit la centenaire; dansez un menuet avec moi, afin que je puisse dire, avant de mourir, que j'ai eu l'honneur de danser avec le fils de mon souverain.

Le Prince, se prêtant de la meilleure grâce à la demande de la vieille, dansa le menuet, et lui fit un salut gracieux en la reconduisant à sa chaise. Elle y répondit par une profonde révérence.

— O —

L'ami que nous retrouvons dans les jours de l'abandon est le plus touchant des bienfaiteurs.

— O —

L'argent est comme le temps: n'en perdez pas, vous en aurez assez.

— O —

Pour vous bien conduire, gardez-vous de réfléchir; c'est par inspiration que vous ferez juste ce qu'on doit faire.

— O —

Nous devons tenir pour parent celui qui nous soulage dans la détresse, et non celui qui nous touche par le sang et qui nous abandonne.

— O —

Il est une petite bonté si légère qu'elle flotte à la surface de toutes choses: elle se nomme la politesse.

— O —

BENEDICT ARNOLD

Ce qu'était le chef de ceux qui envahirent la Beauce, en route pour Québec, en 1775

par

PHILIPPE ANGERS

BEAUCEVILLE

II

Le général Arnold de l'armée des Bostonnais qui ont envahi le Canada par la vallée de la Chaudière en 1775, est un des plus célèbres personnages de la révolution américaine. Ses fautes ont égalé ses bonnes et patriotiques actions. La première moitié de sa vie a été aussi glorieuse que ses dernières années ont été entachées de faiblesses et d'actes de trahison. On traite souvent Arnold de "vil trafiquant de chevaux". Ceci est loin d'être la vérité tout entière.

Ce héros de 1775 appartenait à une très honorable famille d'Angleterre. Les Arnold furent les pionniers du Rhode Island, l'un d'eux, son bisaïeul, fut gouverneur de cette colonie. Benedict naquit, en janvier 1740, à Norwich, Connecticut.

La mère d'Arnold était aussi d'une famille distinguée, dont les membres avaient reçu la meilleure éducation au Yale College.

Très vif et intelligent, Benedict, aussitôt sorti du collège, commença à étudier la pharmacie avec les Docteurs Lathrop.

Les poudres et les drogues ne le captivèrent que peu d'années; car on le voit bientôt prendre la mer, comme capitaine sur son propre navire, et faire le commerce entre les Etats-Unis, le Canada et les Indes Occidentales. Son commerce l'amena quelquefois dans les villes canadiennes y acheter des chevaux. C'est pourquoi on l'a appelé si souvent le marchand de chevaux. Dans ces courses il s'acquiert une connaissance presque parfaite de Québec et de ses environs, ainsi que de Montréal.

New-Haven, si célèbre par sa Green Old "South" Church, devint le lieu de son commerce et de sa résidence. Le long d'une rivière qui se jette dans la mer, on montrait encore, il y a quelques années, les vestiges de son établissement de commerce.

Un jour, les membres de son équipage voulurent se mutiner, mais il déploya tant de vigueur et de hardiesse qu'il s'en rendit maître. Cette action d'éclat fit alors grand bruit dans la ville sainte de New-Haven, et à partir de ce jour la renommée de ce brave commença à se répandre.

Mais ce qui mit le jeune capitaine encore plus en vue, c'est qu'au retour d'un de ses lointains voyages, il rapporta un joli parasol de soie bleue, et en fit cadeau à une jeune fille. La vue du parasol mit tout en émoi la congrégation des puritains dont se composait toute la population de New-Haven.

Scandale et indignation des hommes et surtout des dames qui n'avaient pas été gratifiées de pareil cadeau. A l'église, le ministre fit un sermon fulminant et ce fut le parasol, vrai instrument du diable, qui en fut l'objet. New-Haven fut longtemps sans revoir de parasol de soie bleue.

En février 1767, le grand marchand des Indes Occidentales, devenu citoyen important, épousa Margaret Mansfields, la fille du shérif du comté, à New-Haven.

Le jeune couple alla habiter une de ces grandes maisons blanches, style colonial, qu'on ne voit guère plus dans le pays.

Au musée de New-Haven, on conserve avec soin la grande pierre du foyer et le manteau de cheminée tout ouvragé, d'Arnold, ainsi que son mortier, son pilon et son armoire de pharmacie.

Le navigateur vivait d'une vie paisible avec sa femme et ses trois garçons à New-Haven, lorsque la révolution éclata. Le hardi marin se transforma en guerrier, laissant famille et commerce, il se mit à la tête d'une troupe de rebelles et vola au secours de Boston.

Aussitôt qu'il eut rejoint l'armée, il proposa l'invasion du Canada, et fit ses premières armes avec le général Ethel Allan. Après la prise de Ticondéroga (Carillon) et Crown Point, il fut chargé d'aller s'emparer du fort St-Jean, ce qu'il fit avec bravoure et promptitude, remportant un riche butin qui fut d'un secours immense à l'armée du Congrès.

Mais sa glorieuse campagne lui fit un grand ennemi en la personne du général Allan qui fut jaloux des succès du nouvel officier. Alan querella Arnold qui dégoûté de son général alla trouver directement Washington, devenu général en chef et capta entièrement sa confiance.

Il lui exposa un nouveau plan d'attaque contre le Canada:—faire une expédition par le Richelieu pour s'emparer de Montréal, et une autre par la vallée de la Chaudière pour prendre Québec.—Ce plan fut accepté et Arnold reçut le commandement de l'armée de Boston, avec ordre de suivre les rivières Kennebec et Chaudière et de s'emparer de la vieille cité de Champlain.

Au siège de Québec, Arnold est blessé et transporté au couvent de l'Hôpital Général, près de la rivière St-Charles. Grâce aux soins assidus des bonnes religieuses, il fut bientôt guéri.

Accusé de l'échec subi à Québec, Arnold fut ce-

pendant complètement exonéré de tout blâme de dilapidation et d'imprévoyance.

Revenu à New-Haven, il constata la ruine de sa fortune et éprouva la douleur de perdre son épouse qui lui laissait trois fils en bas âge, dont les descendants demeurent au Canada.

Tout le pays proclamait la bravoure et les glorieux faits d'arme d'Arnold, à son retour d'une bataille sur le lac Champlain, où il avait remporté une victoire sur les Anglais. Il était aussi habile officier sur l'eau que sur terre.

Ses succès lui créèrent beaucoup d'adversaires; la jalousie de ses supérieurs n'avait pas de bornes. Quoique fortement appuyé par Washington, il ne fut pas nommé major par le Congrès. Il se froissa de cette disgrâce, se retira à New-Haven, mais il ne pouvait rester en repos bien longtemps. Une troupe de marins anglais étant débarquée près de New-Haven, il saute sur son cheval, rassemble quelques soldats et court poursuivre les ennemis. Il a deux chevaux tués sous lui, mais il revient sans blessure.

Le Congrès lui donne le grade de major, mais non satisfait de cet honneur, il veut une enquête complète sur les accusations d'extravagance qu'il aurait faite au Canada, et veut faire la preuve qu'il a dépensé toute sa fortune pour secourir et vêtir les soldats de l'armée républicaine.

Dans le même temps, Washington qui admirait le vainqueur du lac Champlain, réclama ses services, soldats et officiers ne voulaient servir que sous lui.

Le général Gates était commandant honoraire, et Arnold commandant actif aux deux batailles de Saratoga qui se terminèrent par une victoire sur le général Burgoyne, qui blessé fut fait prisonnier avec les soldats canadiens parmi lesquels il se trouva.

Arnold monté à cheval, parcourait les rangs au milieu de la mêlée, étonnant les combattants par sa bravoure et son audace jusqu'à ce qu'il tomba blessé.

Son retour à New-Haven, fut un véritable triomphe. Washington lui adressa des félicitations avec une épée d'honneur. Il était considéré par toute l'armée comme un héros et était à l'apogée de sa gloire.

Ses blessures le rendirent incapable de rejoindre l'armée, et il fut nommé gouverneur militaire de Philadelphie. Cette importante position fut son malheur.

La population de Philadelphie était encore plutôt royaliste, tenant au vieux régime anglais, et admiratrice de la pompe et de la richesse des cérémonies du Vieux Monde.

Arnold se laissa entraîner et occupa une résidence princière, mena une vie de luxe et de dépense, il scandalisa les républicains, qui, offensés

se plainquirent à Washington. L'austère général en chef écrivit une lettre très courtoise mais assez sévère à son ami de cœur, pour que ce dernier résigne.

Pendant son terme d'office de gouverneur, il épousa la fille d'un des plus éminents royalistes anglais de Philadelphie, Mademoiselle Peggy Shippen. Cette jeune fille était une beauté et l'objet de l'admiration des officiers de l'armée anglaise.

La major André, des forces militaires britanniques, qui devait conduire Arnold à la plus vile trahison, avait été l'un des admirateurs de la jeune épouse du gouverneur déchu.

Arnold, dès ce jour, jura une haine à mort à ses adversaires, frères d'armes, cependant il agit avec beaucoup de feinte et de ruse.

Ayant toujours l'estime et la confiance de Washington, celui-ci lui donna le poste de commandant du fort West Point, près de New-York, sur la rivière Hudson. Position d'une grande importance pour l'armée républicaine.

Une nuit, ce même major André, se rendit sur un petit vaisseau, le "Vulture", à quelques milles du fameux fort et rencontra Arnold sur les rives de la rivière. L'entrevue dura jusqu'à l'aurore. Les sentinelles aperçurent le "Vulture" et tirèrent dessus, ce qui le força à se retirer. Arnold et André se séparèrent promptement, l'un sauta dans une embarcation et rejoignit le "Vulture", mais le major André fut fait prisonnier avec les plans de West Point et les conventions de sa livraison. Arnold devait recevoir \$30,000.00 et une commission de général dans l'armée anglaise.

Le major André eut un procès sommaire comme espion et fut pendu.

Le héros de Saratoga, le vainqueur de Burgoyne, l'ardent patriote, prit rang dans l'armée anglaise, combattit encore avec bravoure et traversa en Angleterre. Le gouvernement de Londres lui vota une indemnité, et lui octroya 13400 acres de terre au Canada.

De 1787 à 1791, on le voit habiter le Nouveau-Brunswick et faire le commerce de nouveau avec les Indes Occidentales. Quoique protégé par l'Angleterre, il n'a plus de succès et vient mourir à Londres méprisé de tous, en 1801.

Se sentant mourir, il revêtit son vieil uniforme de soldat confédéré, et laissa échapper ces mots: "Laissez-moi mourir dans cet uniforme que je portais sur les champs de bataille, et Dieu oubliera mes fautes." Dans ses dernières années, il ne fut pas plus fidèle à ses nouveaux amis qu'il l'avait été pour Washington.

Il était un jour au Parlement Anglais pendant le discours d'un député; celui-ci l'aperçut et s'écria en le désignant du doigt: "Tant que cet homme sera dans cette Chambre, je ne parlerai pas."

LA SEMAINE NATIONALE

LA FÊTE DES FAMILLES CANADIENNES, LE MARDI 1^{er} JUILLET, AU PARC DE L'EXPOSITION PROVINCIALE, SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES.—LE SALON DU TERROIR.

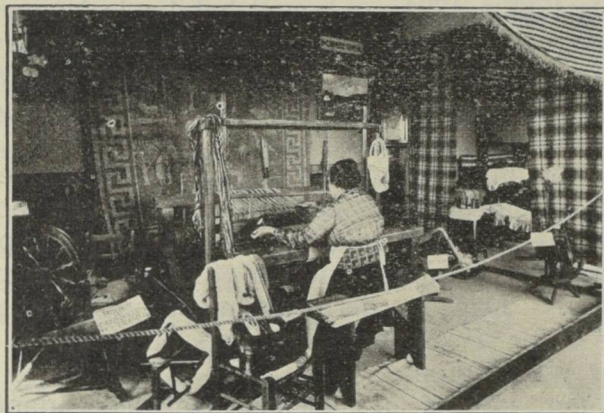


La Semaine Nationale à Québec, du 24 juin au 1^{er} juillet dernier, n'aurait pas justifié son nom si elle n'eût été couronné par la fête des familles canadiennes qu'organisa la Société des Arts, Sciences et Lettres.

De minutieux préparatifs avaient été faits par un Comité des fêtes. On avait réuni les documents relatifs au séjour des vieilles familles sur les terres ancestrales depuis au moins deux cents ans, et le concours bienveillant de MM. les curés a permis de grouper en plus les chefs des familles les plus nombreuses, les couples les plus âgés, ceux qui réunissent le plus grand nombre d'années de mariage ainsi que les vieux comptant le plus grand nombre de descendants. Plus de 260 personnes, appartenant à ces diverses catégories, ont pris part à la célébration. Les invitations étaient limitées, pour cette première année, aux comtés de Québec et Montmorency.

Le mardi 1^{er} juillet, jour de la Confédération Canadienne, par un soleil radieux, les familles anciennes et nombreuses envahissaient le parc de l'Exposition Provinciale à Québec. A 2 hrs p.m. au kiosque du Ministère de l'Agriculture, les invités étaient reçus et inscrits avec leurs enfants. Puis on hissa en leur honneur, au mat du Mérite Agricole un splendide drapeau aux couleurs du terroir, vert froment et noir, portant la devise des francs-tenants de la terre: "Noblesse oblige", avec la charrue symbolique. La foule en chœur entonna l'hymne national "O Canada".

A 3 hrs p. m. M. le Dr Ph. Bédard, président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, et président du Comité spécial, souhaita la bienvenue aux héros de la fête. M. Alphonse Désilets, qui fut l'âme de cette journée, précisa l'objet des manifestations honorifiques faites aux familles rurales. M. Edmond Valin, membre du comité, donna lecture du palmarès des anciens et l'on décora les héros du jour du triple ruban aux couleurs du terroir. L'hon. Jos.-Ed. Caron, ministre de l'Agriculture, vint féliciter les vieillards les adultes et leurs enfants de la noblesse de leur profession. S. H. le maire de Québec, M. Jos. Samson, fit l'éloge de l'agriculture, et les honorables Juges Choquette et Pouliot rappelèrent les lettres de noblesse qui ont auréolé le front de nos ancêtres dans l'histoire qui dure depuis trois siècles.



Un coin du Salon du Terroir lors de la cérémonie organisée en l'honneur des anciennes familles pendant la Semaine Nationale. Le travail au métier à tisser dans un décor tout à fait "autrefois".

Les familles canadiennes se rendirent alors au Salon du Terroir, où MM. Désilets, Corriveau et Gagnon, ainsi que Mme A. Bissonnette, leur firent les honneurs de la vieille maison d'autrefois, si riche de beauté simple et de solide poésie.

A 6 hrs p.m. les invités s'asseyaient à la salle des banquets où un reconfortant et délicieux goûter leur avait été préparé par les soins du Service Provincial de l'Economie Domestique, par Mesdames Duval, Gauthier, Bissonnette, Simard et Laverdière, Mlles A.-M. Vaillancourt, Couturier, Durand, Caron et M. Alex. Morisset. Pendant le souper, des poèmes de circonstance ont été lus par leurs auteurs Mme Henriette Doyle, MM. Ls-Joseph Doucet, Alonzo Cinq-Mars et Jean Bruchési de Montréal; M. l'abbé Arthur Lacasse avait envoyé de jolis vers et la petite Yolande Désilets nous dit un poème approprié dû à l'inspiration de son père. M. le Dr. Bédard présidait le repas. Après avoir souhaité bon appétit aux convives, il invita M. F. N. Savoie, 1^{er} Vice-président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, à prendre la parole. M. Savoie retraça éloquemment les grandes lignes de notre histoire rurale et le mérite des ancêtres. M. Alphonse Désilets, reprenant le thème des orateurs de l'après-midi, fit un tableau de la grandeur et de la fierté d'une race généreuse dont l'attachement à la langue, à la foi et aux traditions a garanti la survivance. Puis les distinguées chanteuses du Cercle des Fermières de Beauport ainsi que Mlle Couturier et M. Rosaire Valin, ténor québécois, donnèrent un avant-goût du programme de la soirée. MM. Napoléon Laliberté et Antonin Huot, deux des héros de la fête, régaleront les convives de robustes chansons de chez-nous.

La Commission de l'Exposition, par les soins bienveillants de M. Georges Morisset, avait réservé l'entrée gratuite à la grande estrade devant le théâtre en plein air, pour la soirée de clôture. Cette veillée canadienne avait été organisée par Madame Jeanne-G.-Bélanger et MM. Ls-M. Gagnon et Maurice Binet. Outre les gentilles Fermières de Beauport, dirigées par leur présidente Mme Bélanger, dont les chants canadiens et les figures de scènes ont été chaudement applaudis, nous avons eu le plaisir d'entendre le folkloriste, Chs Marchand dans quatre pièces de son répertoire, et d'assister à une noce villageoise improvisée par les membres suivants de l'Association Loyola; MM. Dauphin, Binet, Doré, Hunter, Houde, Déchène et Bertrand. La fanfare Lambilotte et les cavaliers royaux de Kingston ont joliment rehaussé l'entrain de cette veillée canadienne. Et la journée fut couronnée d'un feu de joie aux lueurs duquel on pouvait lire sur tous les visages l'impression agréable emportée au départ.

Il convient de rappeler, en terminant, que le plein succès de ces fêtes a été assuré par le dévouement d'un grand nombre et particulièrement des membres du Comité des familles: MM. Dr Ph. Bédard, F. N. Savoie, Geo. Morisset, Alphonse Désilets, Damase Potvin, Alonzo Cinq-Mars, J.-Eug. Corriveau et Edmond Valin.

Il n'y a pas de doute que des fêtes de cette nature apportent à ceux qui en sont l'objet un enthousiasme nouveau et un reconfort précieux dans la mission éminemment utilitaire qu'ils accomplissent. Et il est à souhaiter que le mouvement commencé en 1924 soit continué chaque année et s'étende à tous les vieux comtés où se peuvent retrouver les premiers berceaux de la Nouvelle-France.

ANCIENNES FAMILLES ET FAMILLES NOMBREUSES

1.—Familles occupant le domaine ancestral depuis le plus grand nombre d'années, dans les comtés de Québec et Montmorency.

St-Laurent, I.-O., Samuel Pouliot, depuis 200 ans et plus; Châteaumarquis, Ls Gagnon, fils Pierre, 1641; Courville, Edouard

Vachon, 1653-54; L'Ange-Gardien, Septime Hébert, 1658; Beauport, L.-P. Marcoux, 1662; L'Ange-Gardien, Romuald Côté, 1666; Charlesbourg, Ismael Bédard, 1666; St-Jean, I.-O., Thomas-Elie Breton, 1669, Famille Blouin (Emery), 1669; St-Pierre, I.-O., Avila Goulet, 1672; St-Joachim, Ths-Péruce Gagnon, 1674, Joseph Bolduc, 1697; Ste-Famille, O.-I., Frs Turcotte, 1682, Napoléon Deblois, 1682; Loretteville, Delphis Renaud, 1686, Pierre Paquet, 1686.

2.—*Familles les plus nombreuses, père, mère, enfants vivants.*

St-Laurent, I.-O., Bernard Chabot, Auxilia Plante, 17 enfants; Ste-Famille, I.-O., Joseph Vaillancourt, Victoria Vaillancourt, 17 enfants; St-Jean, I.-O., Famille Hector Laliberté, 16 enfants; Ste-Anne, Francis Blouin, M.-Lse Gagnon, 16 enfants; L'Ancienne-Lorette, Pierre Robitaille, Mathilde Duchesneau, 16 enfants; Charlesbourg, Edouard Parent, Anna Paradis, 15 enfants; L'Ange-Gardien, Famille Théophile Vézina, 15 enfants; Antonin Huot, 15 enfants; St-Tite-des-Caps, Famille Ovila Vandal, 14 enfants; Château-Richer, Ludger Têtu, Alexina Filteau, 14 enfants; Loretteville, Joseph Kelly, M.-Anne-Savard, 14 enfants; N.-D.-des-Laurentides, Famille Pierre-Germain Auclair, 13 enfants; St-Gérard-Majella, Famille Arthur Langlais, 13 enfants; St-Joachim, David Lessard, Alvine Lachance, 13 enfants; St-Pierre, I.-O., Pierre Godbout, 13 enfants; Napoléon Chabot, 13 enfants; St-Louis-de-Courville, Léonidas Giroux, Marie-Lse Giroux, 12 enfants.

3.—*Familles réunissant le plus grand nombre de descendants.*

St-Pierre, I.-O., Joseph Gagnon, 210 descendants; Ste-Anne, Odile St-Hilaire, 78 descendants; Loretteville, Jacques Savard, 70 descendants; St-Gérard-Majella, Joseph Daigle, 69 descendants; St-Jean, I.-O., Xavier Thivierge, 68 descendants; St-Joachim, Vve Isaïe Simard, 57 descendants; St-Louis-de-Courville, Vital Giroux, 47 descendants.

4.—*Couples les plus âgés.*

St-Gérard-Majella, Jean Légaré, 87 ans, Louise Gervais, 86 ans (173); Ste-Anne, Frs-Xavier Simard, 91 ans, Tharsille Lachance, 74 ans (165); Château-Richer, Pierre Paré, 87 ans, Céline Cauchon, 76 ans (164); N.-D.-des-Laurentides, Pierre Gauthier, 85 ans, Adèle Bédard, 74 ans (159); Ste-Famille, I.-O., François Hébert, 77 ans, Philomène Canac Marquis, 81 ans (158); St-Jean, I.-O., Frs-Xavier Thivierge, 78 ans, Céline Blouin, 78 ans (156); St-Laurent, I.-O., David Godbout, 80 ans, Délina Leclerc, 74 ans (154); St-Louis-de-Courville, Vital Giroux, 78 ans, Malvina Bélanger, 76 ans, (154); Loretteville, Jacques Savard, 81 ans, Sara Jobin, 72 ans (153); Stoneham, Le couple Barrette, le père, 78 ans, la mère 75 ans (153); Charlesbourg, Jos.-Elie Bédard, 81 ans, Joséphine Pichette, 71 ans (152); St-Pierre, I.-O., Pierre Godbout, 77 ans, Marie Goulet, 75 ans (152).

5.—*Couples qui comptent le plus grand nombre d'années de mariage.*

Château-Richer, Pierre Paré, Céline Cauchon, 59 ans; Loretteville, Charles Verret, Marie Falardeau, 59 ans; Ste-Anne, Joseph Giguère, Odile Guilmet, 56 ans; St-Jean, I.-O., Frs-Xavier Thivierge, Céline Blouin, 56 ans; St-Gérard-Majella, Jean Légaré, Louise Gervais, 56 ans; N.-D.-des-Laurentides, M. et Mme Pierre Gauthier, 56 ans; L'Ange-Gardien, M. et Mme Joseph Mathieu, 56 ans; Ste-Famille, I.-O., François Hébert, Philomène Canac Marquis, 55 ans; St-Laurent, I.-O., David Godbout, Délina Leclerc, 54 ans; St-Louis-de-Courville, Vital Giroux, Malvina Bélanger, 53 ans; St-Pierre, I.-O., Pierre Godbout, Marie Goulet, 52 ans; St-Joachim, Jos.-C. Guérin, Julie M. Paré, 51 ans; Stoneham, M. et Mme Barrette, 50 ans.

La religion chrétienne a été prêchée par des ignorants et crue par des savants

Moins on a d'esprit et de capacité, plus on est d'ordinaire orgueilleux et suffisant.

LES GUIDES HISTORIQUES

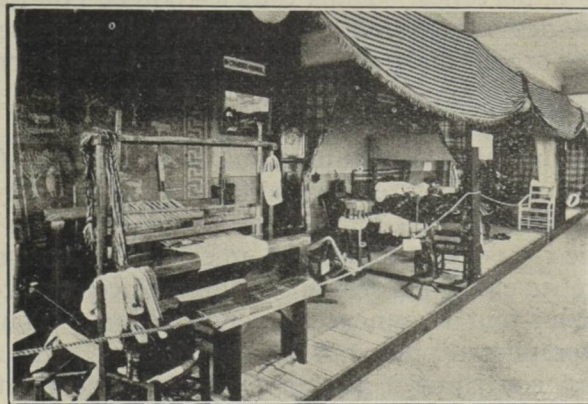
Quelques appréciations

Toute la presse de la Province s'est montrée très sympathique au sujet de cette nouvelle organisation, et il serait oiseux de rappeler ce que chacun des journaux a déjà écrit à ce sujet. "La Presse", sous la signature de son correspondant de Québec, "Cyrano", en a déjà parlé à plusieurs reprises et il n'est que juste de rappeler que c'est ce correspondant qui a le mérite d'avoir suggéré la formation de guides historiques pour conduire les visiteurs à Québec. En page de rédaction "La Presse" el'e-même disait, l'automne dernier, lorsqu'il fut question de former une commission de guides historiques, entre autres choses, ce qui suit:

"La Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec projette de fonder une école en vue de former des guides pour les étrangers qui visitent la vieille capitale. L'idée est excellente et nous aimerions à voir naître une institution semblable dans la métropole, où les endroits historiques et intéressants ne manquent assurément pas. Ce serait le complément de la campagne entreprise par le gouvernement provincial pour renseigner le public voyageur sur les événements remarquables qui se sont déroulés jadis le long de nos grandes routes".

Dans son dernier numéro, "l'Obligation", organe du Prêt Municipal Limitée, de Québec, publiait la note suivante que nous reproduisons avec plaisir et pour laquelle nous remercions vivement son rédacteur:

"Il convient de féliciter d'une façon toute spéciale la Société des Arts, Sciences et Lettres pour son initiative prise, en fondant des cours dont l'objet est d'instruire les jeunes gens intelligents et bilingues sur les sites historiques de notre ville.



Aspect des pièces d'un vieil intérieur canadien meublées à l'antique et préparées par M. Alphonse Désilets dans une salle du Palais Central de l'Exposition et formant le Salon du Terroir.

Dans ces cours on doit louer l'opportunité de la décision qui s'imposait, le programme des cours mêlé de théorie et de pratique.

Grâce à cette initiative patriotique les touristes découvriront non seulement l'extérieur de Québec, mais ils pénétreront dans l'âme du vieux Québec historique, si rempli de charmes et souvenirs touchants. A cette initiative nouvelle et si pleine d'activité, vient se joindre celle de conserver à l'avenir le nom de nos familles ancestrales.

Espérons que la Société des Arts, Sciences et Lettres poursuivant son œuvre heureuse s'occupera de réveiller par des soirées de familles l'âme de nos habitants sur les vieux souvenirs historiques que le cœur et l'âme ne se rappellent jamais sans émotions".

Enfin, le Conseil de la Chambre de Commerce de Québec n'a pas cru déroger à ses fonctions en s'arrêtant, au cours de ses délibérations, pour reconnaître que la formation de guides historiques, pour la ville de Québec, est une excellente chose, et voici ce que le secrétaire de cette Chambre écrivait récemment au directeur de ces cours:

"J'ai le plaisir de vous informer qu'à la dernière assemblée des membres du Conseil de cette Chambre, tenue le 19 mai courant, j'ai été requis de vous exprimer leur appréciation pour le travail que vous avez fait pour donner à Québec un corps de guides historiques, qui lui fera grandement honneur".

Ajoutons, en terminant, que, depuis la fin de juin, c'est-à-dire depuis l'arrivée des touristes, ces guides sont à l'œuvre et qu'ils sont fort appréciés des visiteurs étrangers, qui peuvent ainsi se renseigner rapidement et d'une façon intelligente à peu de frais. Les guides ont leur pied-à-terre à l'Hôtel de Ville où Son Honneur le maire, M. Jos. Samson, de même que le leader du Conseil, le Dr P.-H. Bédard, se sont fait un plaisir de leur fournir un local ainsi que le téléphone. On peut les appeler là ou encore au Québec Auto Club, mais la sollicitation dans les rues et dans les hôtels n'est pas permise, afin que les visiteurs ne soient pas importunés. Dans tous les hôtels, l'on distribue des cartes faisant connaître l'existence de cette organisation, et nous avons tout lieu de croire que, dès l'année prochaine, il faudra doubler le nombre de ces guides.

Au nombre des œuvres que la Société des Arts, Sciences et Lettres a à son crédit, nous croyons que celle-ci en est une qui est appelée à faire du bien parce qu'elle contribue à mieux faire connaître Québec et à y garder plus longtemps ceux et celles qui lui font l'honneur de venir visiter. Tout en accomplissant une mission patriotique, elle aura aussi contribué à activer chez nous pendant les mois d'été, certains commerces et certaines industries, et c'est ce que l'on pourrait appeler alors joindre l'utile à l'agréable".

G.-E. M.

UN BAISER

(rondeau)

*C'est peu malin ce que je sollicite,
Et plus encor, ce n'est rien d'illicite,
Je ne veux pas être appelé méchant,
Puisque cela n'est point effarouchant.
Je vois fort bien que ton esprit hésite,
Ne saisit pas ma demande tacite.
Elle pourrait être plus explicite;
Ainsi, je vais te dire sur le champ,
C'est peu malin.*

*A chaque fois que je te rends visite,
Un seul désir en moi se ressuscite;
Puisque nos cœurs penchent vers ce penchant;
Le baiser pur est aussi doux qu'un chant;
Embrassons-nous. Là. Quelle réussite!
C'est peu malin.*

GEORGES BOULANGER.

7 mai 1924.

—O—

Revue scientifique, (Revue Rose), fondée en 1863. Directeur: Charles Moureu, de l'Institut, professeur au collège de France. Le seul périodique français présentant un tableau complet des sciences pures et de toutes les sciences appliquées. Collaborateurs: Les Notabilités Scientifiques du monde entier. Prix des abonnements: à la Revue Bleue ou à la revue scientifique, 1 an: France, 40 francs; étranger, 55 francs. A la Revue Scientifique et à la Revue Bleue réunies. 1 an: France, 74 francs; Etranger, 100 francs. Revue Bleue Scientifique et France Nouvelle ensembles 130 francs. L'abonnement global à ces trois périodiques donne droit à être membre de L'Union Française, à titre d'adhérent.

On s'abonne en s'adressant à: M. J.-M. Diet, correspondant pour le Canada, 13 rue Gosford, Montréal, dépositaire: Jos. Côté, 26 rue St-Jean, Québec, ou aux bureaux de l'Union Française, 286 Bld St-Germain—Paris.

Les membres de l'Union Française bénéficieront d'une remise de 2 à 10% sur les abonnements qu'ils souscriront aux périodiques patronnés par l'Union Française.

(Suite de la page 59)

Washington avait la plus grande confiance dans le héros de Saratoga et lorsqu'on lui remit les plans de fort West Point trouvés sur André, le célèbre homme d'état éclate en sanglots et semble atterré. Pendant qu'il s'entretient avec Lafayette de la trahison d'Arnold, il sembla perdre confiance dans l'avenir. Ce fut la seule fois, dit le grand français, que Washington eut un moment de découragement dans cette longue guerre si remplie de revers et de désappointements.

Le peuple américain, s'il se souvient des fautes d'Arnold, se rappelle aussi sa bravoure et ses hauts faits, il le considère et l'honore comme un des héros de la guerre de l'Indépendance.

QUEBEC A L'AURORE DU XXI^{ème} SIECLE

Causerie historique faite devant les membres du "Rotary Club" de Québec

par

G.-E. MARQUIS

de la Société Historique du Canada

M. le Président,

Messieurs,

"Nul n'est prophète dans son pays", dit un proverbe populaire. Je vais donc tenter une chose inouïe et que personne n'a encore pu accomplir, en essayant de prédire ce que l'an de grâce 2000 nous réserve.

C'est là un jeu comme un autre et l'on y court moins de risque, je crois, qu'à jouer à la bourse ou à se faire prospecteur dans un pays nouveau, soi-disant minier.

Il y a 50 ans ou tout près, ce sujet intéressait déjà ce fin lettré et ce causeur inimitable qui s'appelait Arthur Buies, et nous avons lu récemment une conférence fort intéressante qu'il faisait à la salle Victoria, le 19 janvier 1876, sur "l'ancien et le futur Québec".

Un quart de siècle après, Arthur Buies revenait à la charge et il essayait de soulever le voile qui nous dérobe l'avenir, afin de provoquer des projets d'épanouissement et d'exciter en quelque sorte l'émulation de ceux qui, soit par leur fortune, soit par leur forte intelligence, sont appelés à tracer des sillons par où passera le gros de la foule.

Ceux qui, jadis, avaient nargué Jules Verne lorsqu'il écrivait ses romans scientifiques, dans lesquels il a prévu la plupart des grandes inventions qui ont vu le jour moins d'un siècle après qu'il eût cessé d'écrire, ceux-là, dis-je, n'ont pas été lents à s'apercevoir que Jules Verne était un génie, mais un génie qui s'appuyait sur les sciences déjà connues pour prévoir des inventions qui naîtraient dans un avenir plus ou moins rapproché.

Sans aller à l'étranger, rappelons ici que, dans son volume intitulé: "Québec et Lévis à l'aurore du XX^e siècle", l'un de nos concitoyens les plus éminents dressa un tableau vivant de Québec et de Lévis au commencement du siècle en cours. C'est une œuvre de mérite qui prouve l'amour de son auteur pour la ville qu'il habitait depuis un si grand nombre d'années.

A la fin de son volume, sir A.-B. Routhier, puisque c'est de lui dont je veux vous parler, faisait l'énumération de projets qui devaient contribuer à l'avancement commercial et industriel de Québec, de même qu'à son agrandissement et son assainissement.

Sur douze des rêves du vieux chantre de Québec, savez-vous combien se sont réalisés en moins de 20 ans? Sept bien comptés! Et pour preuve, je vais vous les énumérer, afin que vous jugiez par vous-mêmes.

Depuis 1898, date à laquelle feu le juge Routhier écrivait son volume, l'on a vu, en effet:

1. Le Grand-Nord, plus tard le Canadien-Nord, aujourd'hui embranchement des Chemins de Fer Nationaux, poursuivre sa voie jusqu'à Québec.;

2. Les deux rives du St-Laurent se joindre près de Québec par le pont terminé en 1917, au coût de près de \$25,000,000;

3. Le port de Québec s'outiller de façon moderne et de grands élévateurs s'élever; des quais se prolonger, pour recevoir 25 grands océaniques à la fois, et des hangars s'ériger pour contenir de nombreuses cargaisons de marchandises;

4. Des lignes de paquebots à fort tirant d'eau choisir Québec comme terminus et faire la traversée à raison de 25 nœuds à l'heure, c'est-à-dire dans un court espace de temps, variant de cinq à huit jours;

5. La transformation des Plaines d'Abraham et des Buttes-à-Neveu en parc historique, parc dont la confection et l'entretien ont été confiés à une commission spéciale qui a déjà dépensé, à cette fin, trois quarts de million;

6. L'agrandissement du Bureau de Poste de la Haute-Ville, lequel est devenu un ornement qui frappe l'attention des visiteurs en arrivant à Québec, soit par eau, soit par chemin de fer, sur la rive sud.;

7. La démolition du pâté de maisons en face de l'Archevêché et l'érection d'un monument à Mgr de Laval, à cet endroit.

Pour un prophète qui doutait de sa compétence, je trouve, moi, qu'il n'a pas mal réussi.....

Et c'est le succès de mes devanciers dans ce jeu plutôt hasardeux qui m'oriente et me porte, à mon tour, à risquer sinon des prédictions, de moins quelques vœux dont la réalisation serait tout à l'avantage de notre cher Québec.

Le temps n'est-il pas venu plus que jamais, sans renier notre passé ni oublier de célébrer les anniversaires dignes de notre attention ni d'élever des bronzes à la gloire de ceux qui se sont distingués dans le passé—de songer à tracer pour l'avenir des plans de développement, de prendre des mesures pour que la science, la prévoyance et la perspicacité et l'esprit de continuité président dans nos efforts pour faire de Québec une grande ville, un centre de commerce et d'industries enviables, de même qu'une oasis agrandie qui continuerait à être la Mecque des touristes de l'Amérique du Nord?

Depuis longtemps, pour ne pas dire depuis toujours, n'avons-nous pas trop vécu de souvenirs et de légendes, quelque touchants que soient ceux-là et merveilleuses que soient celles-ci, pendant qu'ailleurs on vivait de présentes réalités, que l'on agrandissait le cercle de ses relations commerciales et industrielles et que la fortune venait s'asseoir au foyer des habitants de ces villes?

Québec est sans doute une grande ville avec ses 120,000 âmes, ou tout près, mais quand on songe qu'elle est la première fondée dans la Nouvelle-France, à bien dire la première dans l'Amérique du Nord, et qu'aujourd'hui elle occupe le cinquième rang du Canada, au point de vue de population et qu'elle est dépassée par pas moins de 75 villes, chez nos voisins du sud, on est porté à se demander la cause de ce retard apparent dans son développement. Les hommes ne sont pas les seuls coupables, j'en conviens; la nature y est pour beaucoup, et je m'en vais l'établir.

Une ville ne peut se développer plus rapidement que le district dont elle est en quelque sorte le pivot, le point de ralliement et le centre de distribution. En d'autres termes, le territoire développé, cultivé dans un rayon de cinquante milles de Québec n'a pas permis à celle-ci de grandir plus vite. Voyons plutôt: resserrée entre deux chaînes de montagnes, les Laurentides et les Alleganys, la vallée du St-Laurent, avant qu'elle ne fut reliée à d'autres territoires agricoles par des voies ferrées, ne pouvait provoquer un développement plus rapide de la vieille capitale.

En effet, ce n'est qu'en 1875 que le Grand-Tronc prolongea son terminus jusqu'à la Rivière-du-Loup. Le Québec Central, le Pacifique Canadien, le Lac-St-Jean, le Québec-Saguenay n'étaient encore qu'à l'état de projet, à cette époque.

Aujourd'hui, neuf chemins de fer convergent à Québec, et nous pourrions répéter les mots historiques du roi Louis XIV, à son petit-fils Philippe V, lorsque celui-ci partit pour aller siéger sur le trône d'Espagne: "Il n'y a plus de Pyrénées", en disant qu'il n'y a plus de St-Laurent entre la rive nord et la rive sud, puisque le pont de Québec, huitième merveille du monde, permet aux trains de la rive sud, et vice-versa, d'aller d'une rive à l'autre.

Les villages et les campagnes dans un rayon rapproché de Québec n'ayant qu'une faible population, il s'en suit tout naturellement que la ville, qui en est le centre de distribution et de ravitaillement, ne pouvait jadis doubler sa population rapidement. Quand bien même Québec aurait été la tête de navigation du St-Laurent, ce qui selon

toute probabilité se réalisera d'une façon plus complète encore d'ici peu d'années, à cause de l'abaissement constant des eaux et du tonnage de plus en plus grand des transatlantiques, cela n'aurait pu contribuer énormément à son développement ni à son expansion puisque cette activité du port n'eut été sensible que pendant la saison, de navigation.

Mais aujourd'hui, une ère nouvelle semble s'ouvrir devant Québec, et voici quelques-uns des facteurs qui contribueront à lui assurer un épanouissement considérable, dans un avenir qui n'est pas éloigné, croyons-nous.

1. Le prolongement du chemin de fer du Lac-St-Jean, ou chemin de ceinture;
2. La jonction du Québec-Saguenay, ou l'embranchement Chicoutimi-Port-Alfred;
3. Le prolongement du Delaware and Hudson jusqu'au pont de Québec, de même que celui du Mégantic-Lotbinière;
4. Le développement des terrains agricoles et miniers de l'Abitibi, grâce au Transcontinental ou C. N. R.

Voilà, à mon sens, ce qui contribuera plus à l'expansion de la ville de Québec, sous la pression du commerce et de l'industrie que ces régions vont provoquer. Le jour où le district de Québec aura une population de 1,000,000 au lieu de 500,000 habitants, celle-ci aura d'elle-même trouvé le secret de doubler sa population en peu d'années. Vouloir, à mon sens, développer à Québec un commerce et une industrie sans tenir compte de ce facteur, c'est courir grand risque et renouveler l'expérience de certaines villes champignons de l'Ouest que la guerre a fait disparaître. Assurons-nous un arrière-pays et le reste nous viendra par surcroît.

Quant à la question du commerce maritime, commerce dont une grande partie venant de l'Ouest passe en transit à Québec, je crois que le jour n'est pas éloigné où le bon sens économique triomphera et que le port de Québec recevra grâce à son outillage, une plus grande portion de ce commerce.

L'Ouest ne peut que se développer considérablement, grâce au flot d'émigrants que les transatlantiques jettent sur nos bords de plus en plus nombreux, surtout depuis le commencement de la saison en cours. Son blé trouvera longtemps encore son meilleur marché en Europe, et les transcontinentaux canadiens amèneront bientôt de longs convois chargés de la précieuse céréale à Québec, pour être transbordée ensuite dans les steamers.

Maintenant que nos chemins de fer canadiens sont régis par l'Etat, il est à souhaiter que l'on utilise davantage les routes canadiennes, sans compter que Québec est plus rapproché de Liverpool que New-York, Boston et Portland.

Une autre cause qui, pendant trop longtemps, a aussi contribué à maintenir Québec dans un état plus ou moins prospère, au point de vue du commerce et de l'industrie, c'est le manque de coopération entre les divers éléments de la population, lesquels se tenaient éloignés les uns des autres au détriment de son développement. Cette dernière cause, comme les deux premières, à savoir: le manque de moyens de communication, et un arrière-pays trop resserré, cette dernière cause, dis-je, est aussi disparue, puisque l'on voit aujourd'hui fraterniser un peu partout, à la Chambre de Commerce, comme dans les clubs sociaux, les divers éléments de notre population, pour étudier les problèmes qui sont d'intérêt commun. Depuis quelques années, il n'est plus question de distinction entre la haute ville et les faubourg, pas plus qu'entre professionnels et commerçants, lorsque les intérêts de la ville sont en jeu et que l'on a besoin du concours de tous pour travailler à son développement. C'est pourquoi aujourd'hui tous les éléments se groupent, d'une même table, pour faire échange d'idées et travailler, côte à côte, à la réalisation de projets propres à rendre notre ville plus grande, plus industrielle, plus commerciale et, par le fait même, plus prospère.

Nul ne songe, j'en suis bien convaincu, à démolir ce que nous avons de plus précieux au point de vue historique, pour le remplacer, le lendemain, par une fabrique quelconque. Tous nous tenons au vieux Québec et nous voulons en assurer la pérennité dans la mesure du possible et de nos moyens, mais, par contre, si nous voulons que

notre ville prenne de l'expansion, que de nouveaux quartiers surgissent, qui ajoutent à sa beauté naturelle, comme aussi à son expansion économique, il importe que des jalons soient tracés, afin que le hasard ne préside pas à cet épanouissement.

Le temps mis à ma disposition est trop bref pour me permettre de faire un inventaire de ce que nous possédons, mais je puis bien, en peu de mots, signaler quelques points et prévoir ce que nous devrions tenter de faire pour atteindre le Québec rêvé pour l'an de grâce 2000 de l'ère chrétienne.

En 1834, lorsque Québec reçut sa charte d'incorporation, son territoire couvrait à peine un tiers de ce qu'il est aujourd'hui, soit trois milles carrés, tandis que celui-ci s'étend aujourd'hui, sur une superficie de neuf milles carrés.

Le recensement de 1851 nous donnait une population de 46,000 âmes. Nous en comptons aujourd'hui au delà de 118,000 ce qui fait une augmentation de 156% dans l'espace de moins de 75 ans. Il y a à peine un demi-siècle, pas un seul chemin de fer n'atteignait Québec; nous en comptons aujourd'hui neuf. Jusqu'à 1897, seuls de minuscules chars urbains, tirés par des chevaux poussifs, formaient deux brefs circuits dans la ville: l'un à la basse-ville et l'autre à la haute-ville. Aujourd'hui, des tramways électriques sillonnent tous les quartiers et forment un double ruban d'acier de près de 30 milles de longueur, sans compter la voie qui se prolonge jusqu'à St-Joachim, sur une autre distance égale.

Les rues Sault-au-Matlot et Ste-Famille étaient les deux rues plus fashionables, il y a 150 ans; l'on admettra que nous avons fait du chemin depuis ce temps-là et que nos principales artères se sont élargies et qu'elles débouchent dans tous les quartiers qui forment la ville.

Mais il faut admettre aussi que ce développement a été un peu le fait du hasard quant à l'agencement et à la symétrie, et que l'on déplore beaucoup le manque d'uniformité et la cacophonie architecturale qui s'étalent le long de plusieurs rues d'ouverture récente.

Pendant longtemps, les moyens de communication entre la basse et la haute-ville étaient des plus restreints, et le commerce semblait ne pas vouloir monter sur le cap. C'est beaucoup mieux aujourd'hui et, grâce aux côtes à pente douce qui s'ouvrent actuellement le long de la falaise à différents endroits, l'on verra bientôt la circulation se faire plus facilement et le commerce se répandre davantage, suivant les besoins de chaque quartier.

N'est-ce pas ce manque de communication facile qui a entravé en quelque sorte le développement vers l'ouest du promontoire de Québec, et qui a provoqué la création de quartiers dans les lieux qui autrefois portaient les noms bien caractéristiques de la Vacherie, la Sapinière et la Cèdrière.

Le plus bel endroit où la ville pouvait s'étendre, sur le meilleur sol, bien sec et facile à y asseoir les fondements d'édifices, c'était bien le promontoire qui se prolonge jusqu'à la rivière du Cap-Rouge, mais faute, encore une fois, de communication faciles, la population a bâti ses demeures, ses industries et ses magasins dans la vallée de la rivière St-Charles.

Ce qui est fait est fait et nous ne pouvons y remédier, mais nous croyons à la politique des meilleures rues, de côtes plus faciles de boulevards plus rapprochés et de tous les moyens que la science de l'organisme moderne a inventé pour rendre les communications plus faciles et plus rapides, les habitations, plus salubres et pour éloigner les dangers de conflagration.

Mais pour réaliser ce que nous rêvons pour Québec dans 75 ans d'ici, il faut qu'à côté des échevins qui nous représentent, et dont la compétence et l'esprit public ne sont nullement mis en doute il faut, dis-je, une commission permanente d'étude et de développement, bien rémunérée, et qui aviserait le conseil de ville.

Si cette commission existait, il me semble qu'elle pourrait prendre en considération les quelques points suivants, les bien mûrir, puis les transmettre à nos édiles qui, eux, prendraient les mesures nécessaires pour en obtenir la réalisation progressive, mais sans solution de continuité, comme on faisait jadis en France et ailleurs où la construction de cathédrales ou de châteaux durait parfois des siècles;

1. Etablissement d'un plan de développement et d'embellissement de tout le promontoire de Québec et des campagnes environnantes, afin d'en amener le développement méthodique;

2. Indication et achat de terrains destinés à créer des boulevards, coupe-feu, à tous les demi-mille au moins, transversalement au promontoire de Québec, afin d'éviter le retour de conflagrations comme autrefois;

3. Acquisition de terrain pour y établir un jardin botanique de même qu'un parc zoologique, dans lequel pourrait s'élever aussi un musée d'histoire naturelle et un aquarium;

4. Détermination, sur les hauteurs de Ste-Foye, d'un terrain destiné à être converti, dans un avenir plus ou moins rapproché, en aérodrome, puisque l'on peut prévoir le jour où il y aura un service d'aéroplanes entre les principales villes du Canada, y compris celle de Québec;

5. Prévision en vue du creusement d'un tunnel sous le cap, destiné à relier St-Malo et l'Anse-au-Foulon, au centre des quais que l'on verra bientôt renaître entre Sillery et le Cap Diamant;

6. Localisation d'un point, à la haute-ville, où viendraient déboucher les camions et autres véhicules portant des charges très lourdes. Ces véhicules avanceraient sous le cap par un tunnel creusé au niveau de la basse-ville et s'éleveraient à la surface du sol au moyen d'un monte-charge, décongestionnant ainsi nos artères principales et réduisant considérablement le tintamare causé par leur passage;

7. Achat de terrains riverains entre Québec et le Cap-Rouge, pour y ériger des quais et des élévateurs à grain, de même que des usines à pulpe et autres industries du bois et du fer, industries qui sont rendues possibles aujourd'hui par le transport plus facile de l'énergie électrique;

8. Tracé d'un chemin de fer électrique de circuit autour du promontoire de Québec et de ralliement entre les différents villages échelonnés sur le versant sud des Laurentides;

9. Localisation d'un chemin de fer de ceinture autour de l'Ile d'Orléans, avec pont reliant ce circuit à la terre ferme, soit à Montmorency soit à Beauport; alors Québec aurait comme New-York son Coney Island.

10. Mesures à prendre pour assurer le plus tôt possible que le port de Québec soit le terminus de la navigation océanique et faire en sorte que lorsque cette nécessité s'imposera, il soit prêt à accepter le nouvel état de chose;

11. Transport du soin et de l'entretien des fortifications de Québec à la Commission des champs de bataille, afin d'en assurer la conservation.

12. Construction, dans un endroit public convenable et facilement accessible, d'un musée historique, de peinture, d'archives et d'archéologie, où la population pourrait aller apprendre notre histoire, dans ses moments de loisirs et connaître ceux des nôtres qui, par leurs œuvres, ont mérité que leur nom passe à la postérité. (1)

Bref si nous savons profiter des avantages que nous a donné la nature, si nous savons utiliser, suivant qu'il convient, le promontoire de Québec, qui s'élève comme une presqu'île entre la vallée de la rivière St-Charles, la rivière du Cap-Rouge et du St-Laurent; si nous savons en assurer le développement systématique d'après un plan préconçu et bien dirigé, plan dont l'étude serait confiée à une commission permanente, nous croyons qu'à l'aurore du XXI^e siècle Québec aurait une population d'au moins 300,000 habitants; que cette population s'échelonnerait depuis le Cap-Diamant jusqu'à la rivière du Cap-Rouge, mais sans congestion et sans entassement, comme nous le voyons aujourd'hui dans le vieux Québec. Une grande artère centrale permettrait la circulation des véhicules de tous genres sur toute la longueur du promontoire, soit une longueur de 8 milles et des boulevards de 150 à 200 pieds de largeur couperait cette artère

au moins à tous les demi-milles. Puis, de place en place, des parcs bien boisés et pourvus d'étangs formeraient comme de petites oasis où la population de chaque quartier pourrait aller se reposer et se mettre à l'ombre pendant les chaleurs de la saison estivale.

Le promontoire de Québec forme une superficie d'environ 15 miles carrés; moins d'un tiers de cette étendue est aujourd'hui couvert de constructions. Il nous reste donc encore de l'espace plus qu'il n'en faut pour semer, d'ici au Cap-Rouge, les 150,000 à 200,000 habitants, fournissant le chiffre rêvé pour l'an 2000.

Voilà, brièvement esquissé, ce qui se dessine à mes yeux dans 75 ans. Il est possible que cette vision soit plus que dépassée d'ici un demi-siècle, puisque le développement des sciences naturelles progresse tellement rapidement qu'il est difficile de prédire ce que nous réserve le prochain quart de siècle; mais si nous laissons le hasard présider seul à l'accroissement de Québec, j'ai bien peur que ce hasard s'écarte peu de ce qu'il a fait depuis cinquante ans, et que la ville de Québec, qui avait jadis un caractère, devienne bientôt une ville quelconque, que les visiteurs abandonneront graduellement parce qu'elle ne leur rappellera plus rien de particulier, ni aucun souvenir historique.

Souhaitons encore—et c'est à cette condition seule que Québec pourra réaliser la plupart des projets qui sont caressés par ceux qui l'aiment et qui désirent son plus grand bien—souhaitons encore qu'avant d'arriver à ce jalon que nous avons fixé en l'an de grâce 2000, que nous ayons plus de confiance en nous-même, que nous comptions davantage sur nos propres efforts pour mettre en pratique ce qui doit faire de Québec une ville prospère, active et de plus, toujours agréable à visiter.

Graduellement notre fortune s'arrondit, notre sens des affaires se développe, notre perspicacité commerciale devient de plus en plus aigüe, mais, dans bien des quartiers, nous comptons encore trop sur l'emprunt des capitaux étrangers pour venir nous dire ce que nous devons faire, comment nous devons penser et comment nous devons nous développer.

Nous sommes-nous jamais arrêtés pendant une heure seulement à penser dans quel sens il convient d'orienter le développement de notre ville?

Qui n'a pas, depuis quelques années surtout, déploré la tournure prise par la construction dans les quartiers nouveaux?

A-t-on jamais songé à ce que Québec perdrait si son cachet, ses murs et ses édifices historiques disparaissaient?

C'est dans les milieux comme celui-ci qu'il convient, je crois, de jeter des idées, puisque vous êtes ouverts à toutes les suggestions comme à tous les projets destinés à promouvoir les intérêts vitaux de notre ville et de notre population.

Je vous suis donc gré de votre aimable invitation et je sollicite votre collaboration pour activer le développement de Québec d'après un plan d'ensemble qui assurera la pérennité de son cachet d'originalité et de pittoresque.

—O—
Les gens d'esp. it sont comme les roses, une seule fait plaisir, mais un bouquet entête.— (SOPHIE ARNOULD).

—O—
Choses lues.
Non seulement il faut gagner sa vie, mais il la faut gagner par des occupations utiles au public.— (FENELON).

—O—
Les classes élevées de la société ne vont plus au théâtre pour être émuës, mais pour juger.— (LAMARTINE).

—O—
De toutes les forces scoiales la femme n'est pas la moindre; ne serait-elle pas la première?

COMTESSE ZAMOYSKA.

(1) Les quelques centaines d'objets que l'archiviste Doughty, d'Ottawa, exposait ici, la semaine dernière, nous ont ravi et, en même temps, fait regretter que nous n'ayons pas, à Québec, un local pour les y conserver, puisque tous s'y rattachent.



THÉÂTRE



LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

par Aimé Plamondon, de la Société des Auteurs canadiens

Deux scènes internationales.....Coney Island, Atlantic City.....Notations brèves.

En ces jours de canicule où les vainards de l'existence coulent des jours légers, adornés de distractions exquises, sur les plages à la mode ou dans les villégiatures réputées, cependant que les pauvres diables qui ont tiré la mauvaise paille à l'universelle loterie où il y a tant de tricheurs, s'agitent et peinent dans les cités, parmi la poussière et la sueur, il nous a paru amusant d'offrir à nos lecteurs ces simples feuillets détachés d'un carnet de voyage. Puissent-ils leur apporter, comme à nous-même, l'illusion d'un instant de fraîcheur. Car, de même que tout le reste ici-bas, la fraîcheur n'est qu'une illusion et un seul rayon du soleil de juillet suffit pour la dissiper à jamais.

Coney Island:—Un immense théâtre populaire dont un promenoir gigantesque figure la scène. Tous les spectateurs prennent part à l'action qui n'est qu'une suite de tableaux variés à l'infini sur un thème immuable. C'est l'émouvante comédie du pauvre qui cherche à goûter les plaisirs du riche. Tout tourne autour de cette idée maîtresse et jamais pièce dramatique ne perdît moins de vue son sujet principal.

Les amusements innombrables, les baraques incalculables, les bains, le boulevard-promenade, tout annonce le bon marché, le contrefaçon, l'imitation grossière, parfois grotesque des divertissements recherchés par les riches. Jusqu'au spectacle de l'océan qui semble banal, sans grandeur, sans majesté. On dirait un océan de camelote, un océan à prix réduit, quoi!

Et l'on n'est nullement surpris de tout cela lorsqu'on scrute avec attention la tourbe humaine dont les vagues profondes et ternes déferlent sans arrêt, dans un énervant mouvement de va et vient, sur le boulevard, dans les allées, sur le sable de la grève, devant les mirifiques étalages où s'entassent et s'amoncellent les inimaginables sous-produits de la niaiserie, de la frivolité et de l'ingéniosité combinées.

En revanche, ce qui plaît à Coney Island, c'est de voir et d'admirer les légions d'enfants qui prennent leurs ébats sous les yeux réjouis des parents. Que de cris joyeux, que d'exclamations heureuses, que de figures souriantes. Comme ils savent s'amuser, les chers petits, comme ils se sentent en confiance lorsque sous le regard protecteur du papa et de la maman ils s'abandonnent sans contrainte à l'exubérante gaieté de leur âge!

Atlantic city.—

Emporte-moi tout doucement
Légalement
Vers le pays des songes.
Nous y ferons, en nous aimant
Passionnément
Les plus tendres serments.
Tu me diras bien gentiment
En m'endormant
Les plus jolis mensonges.

Dans la salle rutilante du somptueux casino où les fenêtres fleuries, imperceptiblement ouvertes, laissent entrer à la fois le parfum indéfinissable des nuits d'août et la mélodieuse rumeur de l'océan câlin, la petite soubrette parisienne module sa chanson tendre, un peu gamine, pas mal voluptueuse et finement mélancolique. Ses yeux prometteurs, sa bouche troublante, son charme inquiétant, ironique et tendre tout ensemble, excitent partout dans la salle des bravos et des applaudissements qui la saluent, elle la petite enjôleuse, car la plupart des assistants ne comprennent pas un mot de ce qu'elle dit. Mais elle est une vision de beauté et à Atlantic City, oasis magique de renommée mondiale, grain de beauté posé sur la face morose du pauvre univers, on encense la beauté, quelle qu'elle soit, on la fête, on l'adore.

Ce n'est pas à dire qu'il ne s'y trouve ni laideurs, ni abominations, ni que l'air si pur qu'on y respire ne soit chargé de miasmes extrêmement délétères, bien au contraire, mais l'ensemble de tout cela forme un poème incomparable, de beauté, d'élé-

gance, de distinction qui enivre au-delà de toute expression.

C'est à tel point que tard dans la nuit, lorsqu'on rentre à sa chambre, les yeux éblouis par les féériques illuminations des "piers", le cœur et les sens transportés par les musiques de toutes sortes, l'imagination affolée par la splendeur du spectacle contemplé, on confie au premier bout de papier qu'on rencontre des notes comme celles-ci, qu'on relit, avec un sourire, quelques mois après :

"Atlantic City, paradis ensoleillé, fenêtre grande ouverte sur les merveilles de l'univers, éden de rêve où s'abolissent par enchantement tous les soucis, tous les chagrains, toutes les rancœurs, cité de l'Océan, tu nous conquies dès le premier instant, ton emprise sur nos cœurs est irrésistible, ton sourire nous affole et ta beauté sous enivre infiniment.

"Ah ! les heures bienheureuses passées à arpen-tous sens ton immense promenade de bois, ton "boardwalk" dont tu es si fière, propre et lisse comme le plancher d'un parloir de nonnes, en regardant d'un côté la mer à l'aspect immuable et pourtant infiniment changeant suivant la course des heures et les caprices du vent, et de l'autre côté l'auguste bordure des gigantesques "palaces" qui s'échelonnent sur des milles de distance, forteresse de plaisir et de luxe que l'on prend à coups de dollars et où s'abritent toutes les amours, toutes les folies du monde, dans une atmosphère de grand luxe et de distinction suprême.

"Ah ! la foule bizarre, composite, des voyageurs, pèlerins passionnés de cette Macque des extases humaines, qui viennent faire devant la mer toute bleue leurs vibrantes dévotions, chanter dans les langues l'hymne éternel du Plaisir !

"Hommes d'affaires millionnaires, banquiers tout puissants, artistes célèbres, mondains de haut ton, littérateurs réputés, quel amusement de vous couvoyer, d'examiner à loisir vos portraits vivants encadrés dans cette sublime toile de fond qu'est la mer !

"Et vous femmes, de partout et de nulle part, grandes dames authentiques, demi-mondaines illustres, actrices glorieuses, soubrettes débutantes, vous êtes toutes belles, élégantes, mignonnes, désirables, à la fin du jour, quand le soleil balaie la fameuse promenade de ses derniers longs rayons qui s'incurvent et que la mer où les teintes vertes et bleues s'assombrissent déjà, forme une sorte de repoussoir savant à vos beautés véritables ou apprêtées !"

Arrêtons-nous ici afin que personne ne s'avise d'envoyer ces citations à quelque savant redoutable, occupé sans doute à écrire un sévère bouquin traitant : "De l'influence de la température estivale sur la matière grise du cerveau humain, considérée au point de vue positif."

CHEZ NOS MEMBRES

Nous avons appris avec un extrême plaisir, quoique mêlé d'un certain regret, la nomination de M. Amédée Buteau en qualité de principal de l'École Technique de Hull. Le regret que nous éprouvons vient du fait que M. Buteau demeurera maintenant à Hull et que nous n'aurons plus le plaisir de le rencontrer et de nous entretenir avec lui aussi souvent qu'autrefois.

M. Buteau est ingénieur civil, et depuis l'ouverture de l'École Technique de Québec, il y était attaché comme professeur de mécanique et de physique.

Après ses études faites au pays, M. Buteau fut envoyé en Europe, il y a quelques années, pour aller voir l'organisation des écoles techniques de là-bas et il en rapporté des renseignements fort précieux pour lui-même tout d'abord mais dont il a su faire profiter, d'ailleurs, l'École où il était professeur. M. Buteau est un fervent de l'enseignement technique et, à maintes reprises, il a publié, dans les journaux et les revues de la province, des articles fort élaborés; il a même prononcé plusieurs conférences sur le même sujet afin de créer un courant de sympathie vers l'enseignement technique et pour arriver à faire comprendre toute l'importance qu'il y a pour nous de nous verser dans cette étude, afin d'arriver plus tôt à notre émancipation économique et industrielle.

A Hull, comme à Québec, nous sommes convaincus que M. Buteau continuera à nous faire honneur, non seulement par les connaissances considérables qu'il possède, mais à cause de ses manières distinguées et de cette urbanité qui lui ont créé des sympathies et des relations fort appréciables.

Grâce à l'expérience qu'il possède déjà de l'enseignement technique, puisqu'il a vu débiter l'École Technique de Québec, il saura bientôt organiser celle de Hull de façon à lui faire donner un plein rendement en peu d'années.

Tout en regrettant son départ, encore une fois, nous le prions de bien vouloir agréer nos vives félicitations pour la marque de compétence qui vient de lui être décernée par les autorités de la Province en lui donnant ce poste plein de responsabilités.

G.-E. M.

Il nous fait plaisir d'apprendre que notre secrétaire-archiviste M. Damase Potvin a été le double gagnant du premier et du quatrième prix du concours littéraire de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal pour 1924. M. Potvin avait adressé à

(Suite à la page 72)



DANS LA REPUBLIQUE DES LETTRES



*Ce qui se dit, ce qu'on raconte, ce qu'on insinue et ce qu'on annonce
un peu partout*

On a fait le reproche à notre littérature canadienne-française d'être plutôt casanière, de ne pas assez sortir de sa maison. Il se peut, en effet, qu'elle aime à se tenir à la même fenêtre à regarder les mêmes paysages où défilent, à peu de choses près, les mêmes personnages. Certes, l'écrivain est sage qui parle du pays, des hommes et des choses qu'il connaît. Mais il n'est pas bon se laisser aveugler par l'hypnose du patelin, ou s'anémier. On peut se confiner, si l'on veut, dans son coin de province mais regarder tout de même avec des yeux qui ont vu du monde. Il y a le clocher, mais il y a aussi les tours aux environs; et l'on ne connaît bien et l'on n'apprécie plus que tout le foyer que si l'on sait le reste du monde et des hommes.

C'est pour cette raison que tout en remplissant à la lettre son programme, qui est d'alimenter la flamme de son propre foyer, le TERROIR fera, chaque mois, une petite excursion en territoire occupé par ses cousins de France d'où il s'efforcera de rapporter de là et d'ailleurs, une aussi ample brassée que possible de nouvelles et d'informations littéraires de nature à intéresser et à instruire ses lecteurs.

Le "Prix du Nouveau Monde"—7.000 francs—fondé par une riche américaine, a été attribué, le 22 mai dernier, à M. Pierre Reverdy pour son ouvrage *Epaves du ciel*. On sait que ce prix a été créé pour faire connaître en Amérique l'œuvre de l'année la plus représentative de la jeune littérature française, cette œuvre devant être traduite en anglais et tirée en Amérique à 190.000 exemplaires.

Marie Corelli (1864—21 avril 1924) romancière anglaise dont on connaît bien les œuvres au Canada, est morte le 21 avril dernier. Née d'un père italien et d'une mère écossaise, elle fut adoptée par le poète anglais Charles Mackay (fondateur des *Illustrated London News*, mort en 1889). Elle fit une partie de son éducation dans un pensionnat catholique de France. De 1884 à 1921, elle publia une multitude d'ouvrages qui lui valurent la faveur populaire. La critique cependant lui fit moins bon accueil.

Celui qui a fait connaître aux lettres françaises le fameux auteur de "Quo Vadis" qui a eu tant de vogue dans le temps, Henryk Sienkiewicz et les œuvres du célèbre romancier futuriste anglais Herbert Georges Wells, est mort le 26 avril dernier; il s'appelait Bramilas Kozakiewicz et était un homme de lettres d'origine polonaise qui vivait à Paris. Les obsèques religieuses ont eu lieu à l'église Sainte-Marie des Batignolles, à Paris.

Est mort aussi, le 15 mai dernier, à Paris, Paul d'Estournelles de Constant qui était né en 1852 et qui est venu à Québec en 1911, comme on peut s'en souvenir. Il était sénateur radical-socialiste, collaborateur de nombreuses revues, auteur de divers ouvrages, spécialiste des questions internationales, membre de la Cour permanente de La Haye, propagandiste du pacifisme.

Mort aussi, le 4 juillet, Robert de Jouvenel, l'un des plus combats journalistes de France. Soutenu par une profonde culture, il aurait pu railler cette vieille querelle qui, au journaliste oppose l'écrivain. Robert de Jouvenel se donnait, depuis des années, presque exclusivement à l'*Œuvre*. C'est à peine s'il publia quelques livres et il aimait surtout le journal. Sa *République des Camarades* est pourtant légendaire et on lira toujours avec un extrême intérêt de lui encore *Le Journalisme en vingt leçons* que l'on peut trouver dans nos librairies canadiennes et qui est d'une si charmante ironie sur la presse.

Le romancier auvergnat Henri Pourrat, l'un des meilleurs tenants de l'Ecole Régionaliste française et dont plusieurs de nos amis du *Terroir* connaissent l'œuvre si agréable et de si bonne tenue littéraire, vient de se faire traduire en police correctionnelle par une solide Auvergnate qui lui demande, en outre, 10.000 francs de dommages-intérêts. Le crime? Dans une préface à un roman d'un autre auteur régionaliste, Charles Sylvestre, *Cœurs Paysans*, Henri Pourrat, faisant une étude de l'amour aux champs, esquisse une charmante silhouette de jeune femme. L'Auvergnate en question, en lisant cette préface dans la revue régionaliste *L'Auvergne littéraire, artistique et félibrienne*, s'est écrié: "Me adsum, qui feci", et a poursuivi. Heureusement Pourrat a eu gain de cause.

L'un des événements littéraires importants des dernier mois en France est la parution de *L'Almanach des Lettres françaises et étrangères* de Léon Treich, que l'on appelle le "bénédictin des Lettres". Cet ouvrage constitue un effort considérable que bien peu d'écrivains auraient pu réaliser et qui répond très opportunément aux besoins de l'élite française. C'est une magnifique encyclopédie—premier tome, janvier-février-mars, 1924, 400 pages,—constituant le répertoire le plus complet de tout ce qui a trait à la vie des lettres françaises et étrangères; ouvrage rédigé au jour le jour, contenant non seulement le récit vivant de tous les faits se rapportant à la littérature, mais de nombreuses anecdotes et des extraits des ouvrages les plus marquants, des articles de revues et de journaux les plus intéressants.

L'Académie Française a décerné le 26 juin dernier, le grand Prix du Roman 1924, à Emile Henriot pour son roman *Aricie Brun* ou *Vertus Bourgeoises*.

L'année dernière, ce grand prix du roman de l'Académie Française avait été accordé à Alphonse de Chateaubriant pour son roman si fortement régionaliste *La Brière* qui est, pourrions-nous dire, le *Maria Chapdelaine* du nord de la Bertagne.

La librairie Grasset vient de publier un roman posthume de ce jeune prodige que fut Raymond Radiguet qui était né le 18 juin 1903 et qui est mort le 12 décembre 1923, après une vie littéraire miraculeuse de vingt ans seulement pendant laquelle il a écrit des poèmes, entre quatorze et dix-sept ans, un roman remarquable et qui est considéré comme un chef-d'œuvre de style, *Le Diable au corps*, entre seize et dix-sept ans, et le *Bal du Comte d'Orgel*, entre dix-huit et vingt ans. C'est ce dernier roman que l'on vient d'édition après sa mort arrivée en décembre dernier. Ce roman a deux préfaces l'une de Jacques Rivière publiée dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er juin, et l'autre de Jean Cocteau qui figure en tête du volume. Ce dernier prétend que l'autobiographie du *Diable au corps* est fautive.

LA REVUE DES LECTURES



Un Simple Mot

Nous venons d'apprendre, non sans surprise, qu'il existe à Montréal un survivant de cette école qu'on appelait dans le temps, l'École du *Nigog*—prononcez Nigaud.—Oh! il n'y a pas un siècle de cela; mais l'école a vécu ainsi que son organe, ce que dure au printemps, la fleur du taraxacum, fléau bien connu de nos districts ruraux. Le ridicule a submergé l'une et l'autre et les pauvres hères qui fréquentaient l'école et faisaient le *Nigog* se sont dispersés un peu partout se cherchant, à l'instar du fameux Jérôme Paturot de Louis Reyband, une position sociale, quelques-uns tâchant à cimenter, à Paris, une gloire problématique dans les morbidesses de quelques cénacles du décadisme, du paroxysme ou d'un néo malarisme quelconque, à moins qu'ils ne soient devenus, déjà, tout à fait dadaïstes.

Ces gens-là s'étaient cru chargés de la mission de nous révéler la culture française et avaient déclaré une guerre féroce à ce qu'ils appelaient le Régionalisme; mais chien qui aboie ne mord pas toujours. La caravane passa et les toutous du *Nigog* se dispersèrent bientôt l'oreille et la queue basses.

De la culture française, les pauvres, ils n'avaient que les excentricités qui peuvent la rendre détestable. L'on n'en voulut pas et "autour de l'éérable", l'on continua de s'impreigner de la véritable et saine et bonne culture française, n'en déplaise aux Gustave Kahn, aux Henri Guilbeaux, aux Marinetti ou aux M. de Montherlant dont les pâles imitateurs montréalais, il faut le dire à leur louange, n'allaient pourtant pas à la cheville dans les sentes de l'ineptie en poésie.

Mais avant de se disperser aux quatre coins du monde, les gens du "Nigaud" ont laissé un représentant à Montréal. Ce diplotocus de la littérature a nom Berthelot Brunet. L'isolement l'a guère avancé, ce pauvre hère; il s'est montré, l'autre jour, avec l'air d'un homme qui arrive de l'autre monde. Il en est encore à cette soi-disant querelle des Régionalistes et des Exotiques, comme on a accoutumé d'appeler ses pareils; c'est-à-dire des gens qui préfèrent écrire sur la Chine et les choses de Chine dont ils ne savent rien plutôt que de parler de la charrue ou des bottes sauvages de leurs pères, et qu'ils connaissent bien.

Et Monsieur Berthelot-Brunet, lui, pousse la nouveauté jusqu'à s'engager dans le sentier tout neuf de l'antagonisme québécois-montréalais. Pour lui, on ne trouve à Québec que des boutons de guêtres provenant des détroques de ceux de l'ancien régime; en littérature, des poétersaux et des écrivassiers. Entre nous, il est très possible que le gouvernement de Québec ait refusé une "job" à ce garçon-là; car, il n'en voudrait pas tant à Québec. Mais non, il ne s'agit pas d'un grief aussi important de la part de ce capitaine Fracasse; tout simplement, ce Bridoison a voulu critiquer des vers qu'une jeune fille du district de Québec, Milli cent, a récemment publiés. Voilà bien ce qui concretise l'acte d'arracher le nez d'un moutard sous prétexte de le moucher. Heureusement que nous connaissons le numéro du pipet de l'ancien "grenier" du "Nigaud" qui a trouvé si nouveau, l'autre jour, dans le *Matin*, à propos de bottes, de nous rééditer l'histoire du merle et de la merlesse.

Personnellement, nous ne lui en voulons pas et nous le remercions même de nous avoir pris pour le Charles Brun de Québec. D'être désigné à la façon de cet animateur des provinces de France nous honore et nous réjouit et si nous avons la gloire de marcher, dans notre Canada français, sur les brisées des précurseurs de l'École

Régionaliste française qui furent Georges Sand, Alphonse Daudet, Guy de Maupassant, André Theuriet, Maurice Barrès, Frédéric Mistral, René Bazin, Chs Maurras, etc., lui, le Berthelot-Brunet, encore qu'il se soit entêté à nous enseigner la culture française, par les antipodes, n'aura jamais eu l'honneur érotorique de se rapprocher, des Edouard Shuré, des Emile Verhaeren, du René Ghil qu'il veut bien imiter mais qu'il ne saura jamais que plagier.

Et heureusement encore que les poètes québécois, même les plus féroce-ment régionalistes, ont d'autres témoignages de leurs mérites que celui d'un Berthelot-Brunet quelconque pour les encourager dans l'œuvre de "leur académie" et nous ne signalons que le plus récent, celui de M. Emile Ripert, successeur de Mistral à l'Académie de Marseille, qui, dans une page d'impressions qu'il vient de donner dans le numéro du 29 juin des *Annales* de Paris et intitulée: "Chez les poètes de Québec", après avoir cité des vers de Alphonse Désilets sur Marie Rollet, dit:

"De tels vers sont évocateurs de l'âme canadienne; ils disent le rêve et le courage d'une race et c'est là ce que nous demandons aux poètes du Canada, puisqu'ils ont pris comme exemple notre grand Mistral: chanter leur pays comme il a chanté la Province."

Et Emile Ripert, dans cet article des *Annales* évidemment pour en boucher un coin au Tartempion de l'ancien "Nigaud" brandissant sa colichemarde de fer blanc contre le Régionalisme, ajoutait: "Ce qu'on pourrait reprocher à leur poésie—celle des poètes du Canada français—c'est de n'être pas assez "canadienne". Ce que nous cherchons dans leur œuvre, c'est leur pays, c'est une façon spéciale de voir, de sentir, de penser, et trop souvent, nous y trouvons des vers qui, tout aussi bien, auraient pu être écrits en France et qui, malgré leur mérite réel et leur délicatesse de pensée ou de forme, ne sauraient avoir pour nous le même intérêt que les poèmes fortement "régionalisés".

Et Emile Ripert continue:

"Parmi nous, c'est le poète Alphonse Désilets—un de ceux que houspille le plus le Berthelot-Brunet—qui me semble, après Fréchette et Crémazie, avoir le mieux compris cette nécessité."

Et maintenant, le Berthelot-Brunet, pends-toi! Evidemment ce monsieur devra donner son adhésion au "Huyzman's Club"—à l'instar de son ami Marcel Dugas, s'il veut absolument parvenir à l'immortalité que sa soi-disant critique des vers de Mille cent et sa charge antaisiste contre les poètes de Québec ne lui mériteront assurément pas.

Et nous avertissons notre Berthelot-Brunet qu'il ne nous enseignera absolument rien de sa culture française, à lui, tant que, selon les conseils que nous donnent Emile Rupert, René Bazin et autres, nous continuerons, pour la plus grande gloire de notre pays, à chanter l'éérable de chez nous, le vieux banc, la vieille charrette et même la vieille jument qui valent bien, pour nous—les abeilles du Mont Hymet, l'Olympe avec toutes ses déesses, le Kampchatka, Toutenkamen ou tous les mandarins de la Chine que les..... Brunet-Berthelot pourront tuer tout à loisir.

D. P.

Reçu le 12ème Vol. des toujours intéressants *Mélanges Historiques* de Benjamin Sulte compilés par notre ami Gérard Malchelosse. Ce nouveau volume contient l'histoire très typique du fameux Jos. Monferrand et l'histoire du jeu des échecs. On sait la grande popularité de cette histoire de l'athlète canadien Montferrand et c'est une heureuse idée qu'a eu le compilateur de Sulte de la rééditer.

“ Le Technicien ”

Revue Trimestrielle Illustrée.

Tel est le nom de l'organe de l'Association des diplômés de l'École Technique de Québec, dont le premier numéro a vu le jour au mois de juin dernier. C'est une superbe publication, portant au frontispice de la couverture une photographie de l'École Technique de Québec. A l'intérieur on y remarque plusieurs articles par les professeurs de cette institution.

C'est là une innovation qui sera sans doute appréciée des anciens comme aussi des élèves actuels.

Fondée en 1907, l'École Technique de Québec ouvrit ses portes à l'automne de 1911, et, depuis cette date, le nombre de ses élèves a toujours été en augmentant; de 164 qu'il était la première année, on en compte pas moins de 362, dix ans après.

L'École Polytechnique de Montréal possède sa “Revue trimestrielle” et il n'est que juste que les Ecoles techniques fassent de même, ce qui contribuera à créer chez les anciens élèves un esprit d'union et de confraternité qu'il importe de développer.

A l'École Technique de Québec, il y a non seulement les cours du jour, mais aussi les cours du soir. Les jeunes gens qui suivent un cours entier, théorique et pratique, doivent fréquenter cette école pendant trois ans, tandis que ceux qui désirent se spécialiser rapidement peuvent s'inscrire à l'un des cours du soir.

Les fils d'ouvriers et d'industriels sont particulièrement invités à aller s'inscrire à cette école, qui les outillera pour devenir, plus tard, des ouvriers habiles ou encore des contremaîtres compétents.

Les ouvriers qualifiés manquent rarement d'ouvrage et l'on voit certaines catégories comme, par exemple, les briquetiers et les plâtriers, qui gagnent jusqu'à \$1.00 de l'heure et parfois plus; le mécanicien de même que l'électricien commandent aussi des salaires fort élevés, quand ils sont compétents.

Comme les professions libérales sont encombrées, pourquoi nos jeunes gens ne préfèrent-ils pas à faire un cours technique, après avoir quitté l'école primaire? Depuis longtemps, les principales positions dans l'industrie ont été occupées par des étrangers, bien que les nôtres soient naturellement fort intelligents et habiles, mais faute de connaissances techniques, la grande majorité est relayée dans l'obscure et doit faire les travaux pénibles.

Espérons que, de plus en plus, l'on verra ces écoles fréquentées par nos jeunes gens. La Province en possède déjà six dont trois spéciales, qui sont plutôt des écoles préparatoires. Une quatrième sera ouverte à Hull à l'automne, et c'est un professeur de l'École Technique de Québec qui vient d'en être nommé le principal, M. Amédée Buteau. Celle de Montréal et celle de Québec sont aussi dirigées par de nos compatriotes et, de plus, le surintendant général des Ecoles Techniques de la Province est M. Auguste Frigon, l'un des boursiers envoyés jadis en Europe par le gouvernement de la Province pour se perfectionner en sciences techniques et électriques.

Grâce à nos collègues classiques, les professions libérales ont atteint, dans la province de Québec, une supériorité qui n'est dépassée par aucune autre province, ni même par les Etats-Unis. Avec nos écoles spéciales, commerciales, polytechniques et techniques, entre autres, nous arriverons sans doute à posséder bientôt la maîtrise de tout ce qui se rattache au commerce comme à l'industrie, ce qui d'ailleurs, nous revient de droit, puisque nous sommes les premiers tenants du sol.

G.-E. M.

Au Fil de l'Heure

Prose et Poésie par Louis-Joseph Doucet (1).

Louis-Joseph Doucet vient d'enrichir notre librairie canadienne-française d'un nouveau charmant volume que nous avons pris plaisir à lire. C'est varié à souhait; il y a là de quoi satisfaire tous les goûts. C'est comme une sorte de petite anthologie de chroniques gaies, de frais croquis, d'amusantes fantaisies, de jolis sonnets et de quelques poèmes humoristiques, le tout rempli d'observations si variées et si

(1) Au Fil de l'Heure du gai “Scavoir”, par Louis-Joseph Doucet “Edition de la Tour de Pierre” publié par la maison J. G. Yon 936 rue Saint-Denis Montréal 1923.

compréhensives, que la lecture en devient d'un profond intérêt. On déguste cela par petites tranches, comme c'est servi, d'ailleurs, et cela repose après les durs tracas de jour..... A moins qu'on ne se laisse emporter par l'intérêt et qu'on ne se rende jusqu'au bout, tout d'une traite. Mais alors, on risque de recommencer; et cela n'est pas, on le verra, un si mauvais risque.

La littérature de Louis-Joseph Doucet est infiniment variée et elle l'est tout particulièrement dans son dernier volume. Certaines de ses pièces de vers sont d'une mélancolie émouvante à côté d'autres-quois sont pleines de malice et de sincérité tout ensemble, ou tout à fait amusantes. Il en est qui sont dosées d'une discrète philosophie pratique et consolatrice.

De même pour ses morceaux en prose, toujours très agréables à lire, souvent pleins de bonhomie; récits toujours palpitants d'intérêt, croquis où l'on perçoit le poète né, comme le lui a dit, un jour, dans une lettre, le regretté Charles Gill qui fut l'ami intime de Doucet.

Et, à propos de Charles Gill, la dernière partie du nouveau livre de M. Doucet est consacré à l'auteur du “Cap Eternité”; d'abord des vers qui sont dédiés à sa mémoire, d'émouvantes élégies lors de sa mort prématurée pendant la fameuse épidémie de grippe espagnole, des sonnets pleins de belles pensées harmonieusement exprimées; et ensuite quelques lettres intimes de Gill à l'auteur qui en les publiant nous fait éprouver le regret de ne pas voir apparaître bientôt un volume des lettres et pensées du poète et peintre que fut Charles Gill. Quelle verve et quel cœur!.....

En terminant, un merci chaleureux à l'auteur de “Au Fil de l'Heure” qui a dédié à celui qui écrit ces modestes lignes un de ses plus savoureux petits poèmes en prose: “La Savane” “aux sources tremblantes entres des mousses soyeuses”; Quelles jolies descriptions! C'est à donner la nostalgie de “la Friche”, cette maîtresse savane au nord du pays de Maria Chapdelaine où les bluets poussent jusque dans les roulières de l'humble chemin de sable qui la traverse tout le long de ses quatre bonnes lieues.....

D. P.

Chiq'naudes

Gazette rimées par Frandero (Francis Desroches) (1).

L'auteur de *En Furetant* et de *Brumes du Soir* vient de nous prouver que son talent est assez varié et embrasse plusieurs genres; il nous présente, dans *Chiq'naudes* le côté Raoul Ponchon ou Hughes Delorme. Peut-être l'auteur ferait-il bien de s'attacher à un genre et de le perfectionner. Jusqu'à présent, nous devons cependant constater que cet “éparpillement” de talent n'a pas nui encore à Desroche. Mais mieux vaut prévenir que guérir.

N'importe, nous aimons Francis Desroches dans la gazette rimée; il a de l'humour, du sel, du piquant. Il amuse sans blesser et il pratique bien le “castigat ridendo”. Encore que ces gazettes rimées, comme les petits pains chauds doivent être dégustées sur l'heure, on éprouve du plaisir à croquer celles de Frandero, même celles qui sont sorties du four voilà bien sept ou huit ans. C'est une preuve de talent et de vocation dans le genre. Ne fait pas qui veut des gazettes rimées qui restent.

Frandero s'est amusé un peu de tous les sujets et il a eu, pour chacun, la pointe d'humour nécessaire; la plupart étaient de caractère local et ce sont ceux qu'il a traités avec le plus de malice et qui n'en sont que plus amusants. *Chiq'naudes* est comme un Pont d'Avignon où tout le monde passe; c'est encore une sorte de calendrier drolatique où nous voyons defiler les événements d'une année; les plus formidablement tragiques deviennent folichons et les plus insignifiants prennent le caractère de la plus jaune sensation. Là, croyons-nous, est le secret du succès dans la gazette rimée.

Pour les statisticiens nous disons que *Chiq'naudes* contient exactement quarante-cinq gazettes rimées dont les sujets s'étendent depuis la “bagosse” jusqu'au mandement défendant la danse, en passant par les coups de poing de Jack Dempsey. Peu de reporters peuvent en faire autant surtout en se conformant toujours strictement aux règles de la prosodie et du rythme.

D. P.

(1) *Chiq'naudes* (Gazettes rimées) 1ère série par Frandero. Illustrées par Henri Déro.—Edition de la Tour de Pierre, Société des Poètes, Québec, 1924.

Honoré Mercier

Patriote et homme d'état, par L.-A. Rivet (1).

Nous remercions sincèrement l'auteur pour l'envoi d'un exemplaire de cette brochure que nous avons parcourue avec un très vif intérêt. Elle met au point la vie et l'œuvre de l'un de nos plus sympathiques et bienfaisants hommes politiques. Honoré Mercier, dont le glas funèbre annonçait la mort le 30 octobre 1894 voilà bientôt trente ans—appartient maintenant à l'histoire, et il importe de le juger avec justice et impartialité. C'est ce qu'en bon historien vient de faire M. Rivet et tous les patriotes sincères, amis ou adversaires d'Honoré Mercier, lui en seront reconnaissants. Au souvenir de Mercier aujourd'hui, on ne compte plus à bien dire que des Chapleau: "Nous nous sommes porté mutuellement", disait à Mercier moribond, son ancien adversaire devenu lieutenant-gouverneur, l'hon. J.-A. Chapleau, qui était venu rendre visite au mourant, "nous nous sommes porté mutuellement des coups bien rudes et parfois bien injustes. Mais, si j'ai frappé aussi fort que toi, tu as été moins injuste à mon égard que je l'ai été pour toi. Avant de te voir mourir, j'ai voulu venir te demander pardon."

M. L.-O. David, qui a préfacé la brochure de M. Rivet, dit: "De tous les biographes de Mercier, M. Rivet est celui qui aura le plus fait connaître sa carrière trop courte, hélas! mais si brillante, si émouvante, et signaler les raisons de sa grande popularité."

Nous recommandons donc fortement le travail de M. Rivet à nos lecteurs.

D. P.

(1) *Honoré Mercier*, patriote et homme d'état; par L.-A. Rivet, conférence prononcée le 14 décembre 1922 dans la salle du Cercle paroissial de la paroisse du Saint-Enfant-Jésus, à Montréal, sous la présidence d'honneur de sir Lomer Gouin ministre de la Justice, Montréal, Librairie Beauchemin, Limitée, 30 rue St-Gabriel,

Sur les Remparts

Par l'abbé Edouard V. Lavergne, rédacteur de l'Action Catholique (1)

Voici un livre de combat dont chaque chapitre sonne comme un coup de clairon; le titre même de l'ouvrage et ceux de ses trois parties sentent la poudre: "Au front", "Entre deux bastions", "Sur la citadelle". Et c'est pour l'action catholique, l'œuvre et le journal, que l'auteur fait ainsi parler la poudre. La cause assurément en vaut la peine. Aussi l'abbé Lavergne n'y va pas de main morte; il a des coups d'épée cinglants. Sa plume comme une épée, en effet, s'agit avec frénésie pour produire à l'instantanée des pensées des observations et des remarques sur les hommes et sur les choses.

Sur les Remparts est un recueil de chroniques assez longues où l'on découvre pèle-mêle des pages sur à peu près tout, "de omni re scibili et de quibusdam aliis", des études sur notre société, des analyses de caractère plutôt satiriques concernant les différents problèmes qui agitent le monde depuis la guerre.

Par leur diversité, ces chroniques forment une sorte de bouquet aux tons les plus différents et dont les fleurs qui le composent valent surtout par leur éclat. La gerbe a été composée sans artifice, au hasard de toutes les fleurs et de toutes les plantes qui tombaient sous la main de l'auteur; de sorte que les fleurettes les plus délicates se frottent avec les plus rudes barbillons. Et le parfum de tout cela, mêlé, entête presque. A le respirer on éprouve le vestige que donnent les parfums trop lourds.

L'auteur de *Sur les Remparts* est, avant tout, un observateur social. Son observation, en effet, s'attache, davantage, aux milieux sociaux et quelquefois à ceux de la politique. A étudier les uns et les autres, il apporte la même violence et le même esprit d'apostolat.

M. l'abbé Lavergne a un peu la passion des idées générales, et c'est là ce qui donne de la valeur à ses simples chroniques. D'un petit

(1) *Sur les Remparts*, par l'abbé Edouard V. Lavergne, rédacteur "l'Action Catholique" Québec, Imprimerie de l'Action Sociale Limitée, 103, rue Sainte-Anne 1924.

fait, d'une chose en apparence insignifiante qu'il a observée dans la rue, il remonte presque tout de suite à des généralités, à des idées-mères. Partout et toujours, il s'élève du particulier au général et s'efforce de faire voir derrière des fantômes les réalités substantielles qui les animent; et, comme il est enclin au presimisme, eh! bien, vrai, la société, notre société, le monde, notre monde, ne sont pas bien roses ni très aimables. A lire très attentivement le livre de l'abbé Lavergne on risque de devenir quelque peu mysogine et misanthrope; on pourrait même se demander sur quel pied, décemment, il faut se tenir dans la vie ordinaire.

N'importe, les chroniques de M. l'abbé Lavergne sont fraîches, "pétéradantes" comme leurs titres. Le style est alerte quoique trop "journalistique", encore trop imparfaitement Pierre L'Hermitte encore qu'il veuille s'en approcher.

D. P.

L'homme tombé

Roman Canadien par Harry Barnard

L'Homme tombé est moins un roman—car l'intrigue en est absente,—qu'une étude de caractère se développant dans un milieu déterminé, étude sobre, pleine d'observation voire même de détails parfois fastidieux où se trahit l'inexpérience dans le genre "naturaliste", celui qui convient le mieux à notre sens, au roman moderne.

Détails fastidieux; exemple: "Il tira une chaise près d'elle. Il était huit heures et demie. Elle cessa de pleurer, s'essuya les yeux avec un mouchoir de six pouces carrés....."

L'accumulation voulue des détails est l'une des caractéristiques au genre "naturaliste" mais encore faut-il y mettre de l'esprit de discernement. Heureusement que ces exemples sont plutôt rares dans le roman de M. Harry Barnard qui a pris passablement le tour de ce genre de roman puisque avec presque rien il en a fait un qui se lit très agréablement, qui est d'une écriture très nette encore qu'elle soit quelque peu négligée.

Les pensées sont claires, l'observation directe; rien de trouble et rien de faux. Style cependant trop courant, trop relâché, par suffisamment soigné. Nous comprenons cela; l'auteur est un journaliste, accoutumé aux exigences impératives de la presse rotative.

L'intrigue de *L'Homme tombé*? Mon Dieu! Nous l'avons dit, elle est absente; c'est tout simplement une tranche de vie prise à même l'existence bourgeoise que l'on observe dans les petites villes provinciales, pour le cas qui nous occupe, Saint-Hyacinthe.

Tout d'abord, les amours aussi platoniques que sincères d'un étudiant en médecine, fils d'un riche manufacturier de la place, et d'une jolie et bonne petite ouvrière, avec l'opposition obligato des parents du jeune homme au mariage que projettent les deux amoureux. Mais le mariage finit par se conclure quand même entre Etienne Normand et Alberte Dumont, une fois, le jeune homme reçu médecin et établi à Saint-Hyacinthe. Beau voyage de noces; retour. Lune de miel assez prolongée. Hélas, l'on ne tarde pas à s'apercevoir que l'on n'est pas "au niveau". Alberte, issue d'une famille d'ouvriers, ouvrière elle-même, d'abord se sent peu à peu éblouir par la vie qu'elle est appelée à vivre; elle perd vite sa timidité de fille pauvre devant les riches. Etienne est bon; il passe outre aux premiers caprices de parvenue qui lui manifeste sa femme. Il y condescend assez lâchement, puis finit par s'y rendre.

Un frère de sa femme lui donne du fil à retordre. Ovi!a Dumont est condamné pour vol; il est le beau-frère, du Dr Etienne Normand et ce, lui-ci, pour sauver l'honneur de la famille, doit écoper.

Pendant ce temps se poursuit une touchante idylle entre un ami du Dr Normand, Jean Roy, étudiant en pharmacie, et Ghislaine Normand, sa sœur. Jean Roy est pauvre et il compte sur une bonne "affaire" avec son futur beau-frère, pour s'établir à Saint-Hyacinthe et épouser Ghislaine. Mais l'épouse du Dr Normand prend vraiment du goût: elle fait voyages sur voyages dans les villes d'eau américaines, fait acheter à son mari un automobile dernier modèle donne des réceptions grandioses et l'héritage du docteur coule avec ses revenus. La femme prend goût à Montréal où elle fait de

longs séjours; elle dédaigne maintenant cordialement Saint-Hyacinthe et sa société. Elle rêve de demeurer dans la grande métropole et commence auprès de son mari une "cabale" sournoise. Celui-ci par pure bonté de cœur se fait de plus en plus veule; il résiste d'abord assez faiblement puis finit par capituler. Il est devenu lâche. Il faiblit à la tâche, néglige ses clients et, finalement, va trouver sa femme qui l'attend à Montréal; il abandonne définitivement sa ville natale. Il avait lutté, résisté; le courant l'avait entraîné. Ses efforts avaient été stériles. Il ne se sentait plus le courage de recommencer, sa femme l'entraînant de plus en plus dans la pente de la descente. Il était un homme tombé et il n'avait plus l'énergie de se relever.

Voilà toute l'intrigue de "*L'Homme tombé*." C'est peu compliqué mais c'est intéressant. M. Harry Bernard a le rare mérite de nous avoir initié dans le roman canadien à la vie des petites villes de province; c'est un précieux filon à exploiter et l'auteur de *L'Homme Tombé*, pour un coup d'essai, a réussi à nous intéresser. C'est déjà un succès. Dans ces petites villes de province, il n'y a pas seulement un filon à suivre pour le romancier canadien-français, mais toute une mine d'autant plus qu'on ignore totalement la richesse du "minéral romanesque" qui gît là. Les romanciers modernes de France les plus célèbres doivent à cet élément du roman naturaliste de gros succès qui ont valu à plusieurs les plus grands prix de la littérature française.

Avec cet élément tout nouveau, avec même cette intrigue tout simpliste, qui n'en est presque pas une, cette "tranche de vie", plutôt, scrupuleusement soigné au point de vue du style, traité du côté de l'observation à la Emile Beauman, par exemple. "*L'homme Tombé*" eut pu être un parfait cher d'œuvre du roman canadien-français et même du roman français tout court. Malheureusement l'écriture est lâche, trop facile, pas suffisamment travaillée. C'est malheureux car je le répète, il y avait matière pour un petit chef-d'œuvre.

D. P.

Bernard Grasset, l'éditeur assurément le plus populaire de la France, voire même de l'Asie et nous ajouterions des deux Amériques en passant par l'Allemagne et les Pays-Bas, veut évidemment faire connaître les jeunes écrivains qui ont eu juste le temps de se distinguer et qui promettaient peut-être encore plus qu'ils n'ont donné, Bernard Grasset, en effet, après nous avoir donné *Maria Chapdelaine* qui, comme l'on sait, a établi à un degré supérieur le record du tirage, a publié, comme œuvres posthumes du même auteur, la *Belle que Voilà*, recueil de nouvelles, un roman, *Colin-Maillard*, et il nous promet de Hémon encore plusieurs autres œuvres.

D'un autre côté, après avoir publié *Le Diable au Corps*, du vivant de l'auteur, Raymond Radiguet, jeune prodige dont ce roman a étonné toute la France intellectuelle et, nous pourrions dire, le monde entier, a donné, après la mort de Radiguet survenue à vingt ans, en décembre dernier, un roman posthume de très haute envergure, même pour un prodige, *Le Bal du comte d'Orgel*, qui vient de paraître et dont la maturité étouffe davantage le monde entier. Et voilà que Bernard Grasset nous promet encore de cet auteur mort à vingt ans: *Les Jours en feu* (poèmes) et *Les Articles et les Fiches de Raymond Radiguet*.

Reçu de chez Bernard Grasset, Paris, le dernier roman d'inspiration biblique: *La Femme de Judas*, de Albert Malaurie. C'est un petit roman d'un profond intérêt dans lequel, au point de vue de la moralité, il n'y a aucune réserve à faire. Ce que nous savons de Judas par l'Evangile est traité avec une grande fidélité et un grand respect. On cherche à deviner le reste sans forcer cette fidélité ni manquer à ce respect, dit dans sa *Revue des Lectures*, l'abbé Bethléem qui ajoute: "..... ce livre intéressant, d'une mâle sobriété, peuplé de types inoubliables, sera accueilli avec sympathie par les lectures réfléchies."

Nous remercions cordialement *Le Petit Patriote*, organe officiel de la Société St-Jean-Baptiste de Québec qui, dans son numéro 2 qui vient de paraître, dit les aimables paroles qui suivent à l'adresse de la Société des Arts, Sciences et Lettres:

"Ne faudrait-il longuement nous attarder à admirer les œuvres si nombreuses et si bien inspirées du sens national accomplis par

la Société des Lettres, Sciences et Arts, à recommander *Le Terroir*, son organe de fort belle tenue et qui, croyons-nous, est appelé à un développement considérable en même temps qu'utile au pays, à féliciter ces messieurs de l'initiative qui les a portés à retracer "nos anciennes familles" pour les honorer de leur longue durée et stabilité, —et quelle reconnaissance ne devons-nous à cette Société pour l'institution des *Guides Historiques*, lesquels contribueront tant à redresser toutes sortes d'inexactitudes qui circulaient parmi les ciceroni, et qui attireront à nos coutumes, aux aïtres ce chez nous la sympathie de l'étranger.

"Dans la vie, rien n'est plus déprimant que d'être victime de la méconnaissance et de l'indifférence de ceux qui nous coudoient. Merci à tous ceux qui par leur action, parole ou exemple, font mieux apprécier et aimer nos gens. Ils font œuvre de bons serviteurs du pays."

Le numéro de mai de *La Renaissance Provinciale*, organe de la Société des Ecrivains des provinces de France contient l'un des "trois contes du pays de Québec" que M. Damase Potvin a fait primer dans le dernier concours littéraire de cette société. Un autre de ces contes a été publié dans le numéro de juin de la revue d'étude et d'art *Les Primaires*, de Paris et, enfin, le troisième vient de paraître dans le numéro de juillet de *La Mouette*, revue normande de littérature et d'art, publiée au Havre.

La France Nouvelle, revue de la vie économique française, directeur: Paul Gaultier. La France Nouvelle paraît tous les mois et met ses lecteurs au courant de la vie économique, agricole, industrielle, commerciale, financière et sociale de la France. Collaborateurs éminents. Prix de l'abonnement: France, 25 francs; étranger, 30 francs. L'abonnement à la France Nouvelle donne droit de faire partie à titre d'adhérent à l'Union Française, Association Nationale pour l'expansion morale et matérielle de la France. 286, Boulevard Saint-Germain, Paris (VIIe). Envoi d'un spécimen sur demande.

(Suite de la page 67)

ce concours deux compositions sous deux pseudonymes différents. Le sujet du concours était un conte canadien et les contes qui ont obtenu le premier et le quatrième prix étaient intitulés, le premier: "Une chasse-galerie moderne" et le deuxième: "Le Bonhomme Thérien".

Au mois de février dernier, M. Potvin gagnait le deuxième prix, soit celui du ministre de l'Instruction publique en France, du concours annuel pour 1923 de la Société des Ecrivains des provinces de France, et dans le même temps, décrochait le troisième du concours littéraire-historique de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

M. Jos. S. Blais, membre du bureau de direction de la Société des Arts, Sciences et Lettres, faisant partie depuis quelques mois du bureau-chef de la Banque Nationale Canadienne, à Montréal, a fait, le 17 courant, une forte intéressante causerie sur l'épargne devant les membres de l'Union Commerciale. Inutile de dire combien les nombreux amis que M. Blais a laissés à Québec ont été heureux de le revoir et de l'entendre de nouveau parler avec la compétence qui le distingue, de l'épargne.

W. BEAULIEU & CIE

(ANCIEN POSTE PLAMONDON)

727 St-Vallier, :-: QUEBEC

Marchandises sèches générales.
Toujours des "JOBS" en mains.
Spécialités: PRELARTS.

ED. BOISSEAU PICHER

NOTAIRE

ARGENT A PRETER SUR HYPOTHÈQUE EN VILLE
ET A LA CAMPAGNE.—ARGENT A PRETER
AUX FABRIQUES ET AUX MUNICIPALITÉS
—ORGANISATIONS DE COMPAGNIES
A FONDS SOCIAL.

BLOC MORIN, 111 Côte de la Montagne
QUEBEC

TEL. 116

Tél. 5003

J.-A. LESAGE

COURTIER

140, rue St-Pierre - - - Québec

Tél. 2153

Dr ALPHONSE DION

CHIRURGIEN-DENTISTE

24, côte du Palais, - - - QUEBEC
Heures de bureau: 9 à 12 hrs a.m.; 2 à 5 hrs p.m. et 7 à 8
hrs p. m.

Tél. 7196

HECTOR LAFERTE

AVOCAT, C.R., M.P.P.

14, rue St-Pierre, :-: :-: :-: Québec

INSTITUT J. THOMAS

25, RUE ST-STANISLAS

Tél. 7490. (Bloc Lavigneur & Hutchison)

Préparation pour brevets, pour bureaux; Anglais,
Français, Sténographie, Clavigraphie, etc.

Tél. 3759. 377, RUE ST-JEAN, QUEBEC.

LA GALVANOPLASTIE CANADIENNE Limitée

"CANADIAN ELECTROPLATING WORKS LTD."

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuivrage, Galvanisation,
Bronzage, Soudure.

CHRETIEN & GABOURY

HORLOGERS ET BIJOUTIERS

377, Rue St-Jean, :-: :-: :-: :-: Québec.

Ls-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A.

MORIN, BARRY & COTE

COMPTABLES LICENCIES, SYNDICS AUTORISES

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation,

Organisation, Direction

Représentant de: The Shaw Correspondence School, Toronto
116, COTE DE LA MONTAGNE, - - - QUEBEC

Arthur Picard TEL. 1239w. J.-M. Gaudry

O. PICARD & FILS, Enr.

ENTREPRENEURS

PLOMBIERS & ELECTRICIENS.

199, RUE ST-JEAN, :-: :-: QUEBEC

Tanguay & Chênevert

ARCHITECTES

20½, RUE D'AIGUILLON - - - Québec

Tél. 1466.

5% ou 6½%

Nous avons toujours en mains un excellent
choix d'obligations municipales, scolaires et d'utili-
tés publiques.

Nous recommandons spécialement La Corpo-
ration d'Energie de Montmagny, de 1929, à 1931
à 6½%.

Le Crédit Industriel, Limitée

103, RUE ST-PIERRE, QUEBEC

J.-A. Fugère, gérant. Tél. 7750-7751.

Tél. 430.

Bernier, de Billy & Dorion

AVOCATS

111, côte de la Montagne, - - - Québec

Arthur Fitzpatrick, C. R.
Onésime Gagnon, L.L.L.

Maurice Dupré, C. R.
Charles Parent, LL. B.

Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent

AVOCATS

111, côte de la Montagne - Québec Tél. 212.

HENRI POULIOT

NOTAIRE

Courtier en immeubles et en placements. Administrateur
de successions. Organisation de compagnies, etc.

Bureau: 70, de la Couronne ou 215, rue St-Joseph,
Immeuble de Myrand & Pouliot (Limitée)

Résidence: 88, rue Fraser, Tél. Bureau: 2840. QUEBEC

Tél. 4145.

HELIODORE LABERGE

ARCHITECTE

103, RUE ST-JEAN - - - - - QUEBEC

Tél. Bureau, 2993-w. Rés. 1747-w, 83 D'Auteuil.

PAUL FONTAINE

L. L., L. Ph. D.S.P.

AVOCAT

111, côte de la Montagne - - - - - QUEBEC

S.-JULES LARUE

NOTAIRE

et agent d'immeubles, Achats et ventes de propriétés,
placements.

Edifice de la Banque Nationale, rue St-Pierre, QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 rue St-Jean.

QUEBEC

EXPOSITION

PROVINCIALE

1924—30 août - 6 sept.—1924

“L'année de l'abeille”

Le plus
grand
événement
annuel
de la
Province



La plus
belle
exposition
agricole
de la
Province

La Fête civique à l'Exposition Provinciale de Québec en 1923. On reconnaîtra dans cette illustration plusieurs notables de Québec. De gauche à droite: M. Arthur Drolet, ex-échevin, M. le docteur P.-H. Bédard, échevin, leader du Conseil Municipal de Québec, M. J. Arthur Marier, Commissaire de l'Exposition, M. J.-M. Dessureault, échevin, M. C.-J. Lockwell, M. J. Antonio Grenier, sous-ministre de l'agriculture, vice-président de l'Exposition, M. Charles Delagrave, ex-échevin, S. H. le maire de Québec, M. Joseph Samson, président de l'Exposition, M. J. Arthur Lesage, échevin, M. E. A. Tremblay, ex-échevin, M. C.-N. Paradis, échevin.

L'une des innovations de 1924 parmi les mieux inspirées sera sans doute la participation de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec qui a pris charge comme en 1923 des salons du Palais Central. On y verra, selon le plan projeté:

*Le salon du terroir et du livre canadien-français.
Le salon de photographies et de paysages canadiens.
Le salon de peinture et de sculpture.
Le salon des arts décoratifs et appliqués.*

Toutes les associations d'intérêt public à Québec se doivent à elles-mêmes de coopérer au succès d'une entreprise essentiellement québécoise. La Société des Arts, Sciences et Lettres prêche d'exemple *en faisant sa part.*

BIENVENUE A L'EXPOSITION